

MONTRÉAL

JUILLET

1910



XXVI<sup>e</sup>

ANNÉE

No 7

Revue du Tiers-Ordre et de la Terre-Sainte

*Publiée par les Pères Franciscains et honorée de la Bénédiction  
des Souverains Pontifes Léon XIII et Pie X*

## Réparation



RÈS adorable Seigneur, Dieu vivant et caché qui dérobez votre gloire à l'amour de vos fidèles et manifestez votre présence par la haine de vos ennemis, pardon ! Ils ont pénétré jusque dans votre sanctuaire, ils ont profané votre tabernacle et votre autel ; ils ont exercé leur rage sur les hosties saintes.

\* \* \*

Vous dont la puissance sait tirer le bien du mal pour la confusion des impies, voyez sous ces impuissantes profanations l'hommage exaspéré d'une indestructible foi. Le blasphème est une adoration renversée ; c'est la proclamation de votre inviolable sainteté, de votre

justice infaillible, par le rebelle qu'elle atteint, qu'elle écrase, et qui voudrait la fuir. Si ces impies ne croyaient, s'ils ne voyaient votre adorable Personne sous les frêles apparences des azymes, mieux peut-être que ne la voit notre amour, ô Dieu vivant et caché, ne jugeraient-ils pas indignes de leurs fureurs ces fragiles hosties ? Pour vous, ô Dieu ressuscité, impassible et glorieux, leurs coups ne vous atteignent pas ; c'est eux-mêmes qu'ils frappent en se vouant à votre colère ; c'est nous et c'est notre amour qu'ils outragent en se perdant !

\* \* \*

Dieu vivant et caché sous les espèces sacramentelles, pardon !  
Pardon pour eux et pour nous !

Pardon pour eux qui nous offensent sans vous atteindre ; pardon pour nous dont l'amour ne vous a pas défendu.

Pardon pour nous ! Vous êtes au milieu de nous et nous vous oublions ; nous délaissions dans nos églises votre adorable Présence ; nous qui vous devons tout, nous vous abandonnons dans le silence de vos sanctuaires. Ah ! si notre amour était plus actif et plus généreux, il aurait été devant vous comme un rempart et comme un mur de défense. La haine de vos ennemis ne désarme pas, et nous nous croisons les bras ; elle est vigilante et nous sommeillons ; elle épie, elle rôde, elle prépare ses coups dans l'ombre, et nous reposons dans une fausse sécurité.

Ils ont choisi l'instant où l'église était déserte. Ah ! s'il y avait eu dans sa nef silencieuse une seule pauvre petite vieille femme, ou un seul enfant, ces vaillants contre Dieu n'auraient point osé commettre leur attentat. Ils auraient eu peur de rencontrer dans cette débile adoratrice, dans ce fidèle désarmé, un adversaire et un vainqueur. Ils se seraient arrêtés devant une frêle poitrine où battait un cœur chrétien, comme devant une muraille infranchissable Hélas ! L'unique adorateur manquait, et nous n'en pouvons accuser que notre froideur et notre ingratitude. Pardon !

\* \* \*

Si du moins nous pouvions vous offrir, contre les poursuites d'une haine sacrilège, le refuge assuré d'un cœur fervent ! Mais nos cœurs

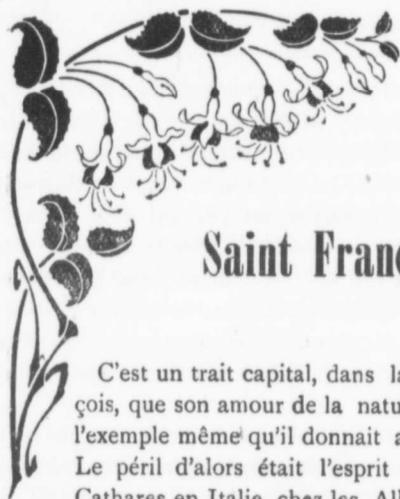
sont pleins du péché, pleins du monde, pleins d'eux-mêmes, et ne sauraient dignement vous abriter ! Mais vous y seriez victime de nos lâchetés, de nos trahisons, de nos perfidies, plus sensibles à votre amour que les profanations de ceux qui ne vous connaissent point ! Pardon ! Ah ! que du moins, Seigneur, devant un tel outrage, notre conscience de chrétien se réveille ! Qu'elle réponde aux appels de votre grâce ! Serrons nos rangs autour de Vous ! Chrétiens ! montons une garde vigilante devant les tabernacles de notre Dieu ! Chrétiens, dans une pensée de réparation et d'amour, allons à ce Sauveur qui pour s'unir à nous n'a point hésité à s'exposer aux outrages des impies.

Que ce crime réveille notre foi, qu'il stimule notre énergie, qu'il ranime notre ferveur. Fraillons-nous la poitrine, puisque notre indolence et notre tiédeur rendent possibles ces odieux attentats ! Et pour obtenir notre pardon, soyons plus généreux et plus constants à visiter le Dieu caché dans ses tabernacles ; multiplions non-seulement nos visites, mais nos communions. Le désir de Jésus, la voix de son Vicaire nous appelaient à la Table Sainte ! Que la rage des impies nous y pousse ! Soyons chrétiens par notre union intime et fréquemment renouvelée avec le Christ.

Et le pardon descendra sur nous du Cœur de Jésus consolé par notre réparation ; et le pardon descendra sur les coupables confondus dans leur crime odieux ; et l'infâme espoir de Satan se trouvera déçu : Dieu plus que jamais sera glorifié dans la Sainte Eucharistie.

*Amen.*





## Saint François et la nature

C'est un trait capital, dans la physionomie de Saint François, que son amour de la nature, et l'on peut supposer que l'exemple même qu'il donnait ainsi dut agir sur son époque. Le péril d'alors était l'esprit manichéen, réveillé chez les Cathares en Italie, chez les Albigeois en France ; c'était la tendance à tenir la vie pour impure et maudite, à considérer la nature comme l'œuvre d'un démon, comme un crime détestable de la « volonté de vivre. » Entre les fondateurs des deux grands Ordres mendiants, les rôles furent curieusement partagés : Saint Dominique réfuta le manichéisme par ses prédications, et Saint François par ses cantiques ; le premier opposa la doctrine, le second opposa l'allégresse. La création lui apparaissait comme une œuvre d'art pure et sainte, qu'il fêtait et par laquelle il était fêté, comme une symphonie concertée par le bon Dieu et dans laquelle le péché de l'homme avait seul introduit des fausses notes. Et les âmes gagnées par Saint François étaient à jamais abritées contre les sombres erreurs manichéennes : à l'avance elles en étaient victorieuses, — victorieuses par la joie.

Les textes sacrés sur les cieus qui racontent la gloire de Dieu, sur les choses visibles qui emportent vers les choses invisibles, avaient eu, jusqu'alors, la force et la dignité d'arguments apologétiques ; ils se réalisèrent, avec je ne sais quoi de fascinant, dans la vie du pauvre d'Assise. « Nous qui avons vécu avec lui, lit-on dans le *Miroir de perfection*, nous le voyions à tel point se réjouir, intérieurement et extérieurement, de tous les objets créés, que lorsqu'il les touchait ou les regardait son esprit semblait être au ciel et non sur la terre. »

\* \* \*

Il aimait la nature comme une occasion constante de bénir le

Créateur. « Le matin, disait-il, lorsque le soleil se lève, tous les hommes devraient louer Dieu, qui a créé cet astre pour leur profit ; car c'est à lui qu'ils sont redevables de voir toutes choses. Et le soir, lorsqu'arrive la nuit, tous les hommes devraient louer Dieu pour la création de notre frère le feu, qui donne la lumière à nos yeux pendant l'obscurité. » Et dans les couvents de l'Ordre, les jardiniers devraient faire épanouir « nos sœurs les fleurs », pour que leur beauté excitât à louer Dieu.

Il aimait dans la nature, aussi, avec une subtile tendresse, toute une série de symboles derrière lesquels il discernait à sa façon quelque chose de Dieu. L'eau, par exemple, cette « sœur très utile, et humble, et chaste, » lui rappelait le baptême et la purification par la pénitence : et tel était son respect pour l'eau, pour cette symbolique merveille, que, lorsqu'il se lavait les mains, il choisissait un endroit où les gouttes tombant de ses mains ne pussent pas être foulées aux pieds. Tout arbre lui rappelait la croix, ce bois mort sur lequel la mort produisit la vie. Il ne marchait sur les rochers qu'avec précaution, parce qu'ils le faisaient souvenir de cette pierre symbolique qu'on nomme la Pierre d'angle. On eût dit qu'il attendait de la nature une béatitude plutôt qu'une jouissance ; son contact avec elle offrait d'exquises timidités ; et jamais elle ne fut plus chastement aimée.

\* \* \*

Rien de commun entre ces nuances d'intimité et la passivité sensuelle et jouisseuse avec laquelle le panthéiste s'identifie à la nature, s'oublie en elle, s'effondre en elle. Si différent qu'il fut, par ailleurs, de ces hommes de conquête qui mettent leur orgueil à asservir la nature et à la maîtriser, Saint François pourtant avait sa façon, une façon bien personnelle, de lui parler en maître. Avec une impérieuse douceur, ce « héraut du grand Roi », ce « jongleur de Dieu, exigeait de la nature qu'elle collaborât avec lui dans cette besogne sacrée. Il ne lui demandait pas seulement qu'elle fût un moyen de connaître Dieu : il voulait qu'activement elle prêchât Dieu. On vit un homme se faire professeur d'éloquence pour le reste de la création.

Lorsqu'il répétait au bréviaire l'hymne d'Ananias, d'Azarias et de Mizaël : « Louez le Seigneur, toutes les œuvres du Seigneur ! »

Saint François, sincèrement, ardemment, apostrophait toutes les créatures auxquelles tour à tour ces trois jeunes hommes adressent leurs lyriques sommations. Faisant construire un jour une petite chapelle, il fit peindre sur le devant de l'autel certaines de ces apostrophes : « Louez le Seigneur, ciel et terre ! Louez-le, toutes les eaux courantes ! Louez-le, tous les oiseaux du Ciel ! » Il interpellait le ciel, la terre, l'eau, comme il eût interpellé de simples fidèles.

Les oiseaux dociles l'écoutaient. « Mes bien chers frères, leur disait-il un jour, vous devez beaucoup à Dieu, et il faut que toujours et partout, vous le célébriez. » Et de ses lèvres les oiseaux apprenaient tout ce qu'ils devaient à leur Créateur : des ailes pour voler, un double et triple vêtement, un ornement délicat et multicolore, leur nourriture, leur belle voix, des sources bien claires pour y boire, des arbres bien hauts pour y nicher. « C'est ainsi, continuait-il, que le Créateur vous aime. Mais vous, mes frères les oiseaux, il faut que vous vous gardiez bien d'être ingrats envers lui et que toujours vous vous occupiez activement à le louer. » Ce jour-là, entre le ciel reconnaissant et la terre reconnaissante, les oiseaux reconnaissants chantèrent ; et l'alouette à capuchon, « oiseau bien humble », qui donnait aux Franciscains des leçons d'humilité, mérita que Saint François la recommandât une seconde fois comme modèle, pour sa façon délicate de louer Dieu. Ainsi la gent ailée rendait elle aux Frères les leçons que le Père fondateur leur avait données.

\* \* \*

Un miroir passif de Dieu, un demi-symbole de certaines choses divines, et puis enfin, une active apôtre de Dieu : telle était la nature d'après Saint François. Ainsi la concevait-il, ainsi voulait-il qu'elle fût. Les primitifs Italiens qui, dans leurs tableaux de sainteté associèrent le paysage à l'impression religieuse traduisirent le rêve de ce merveilleux précurseur, qui fut tout à la fois l'un des hommes les plus détachés des jouissances humaines et l'un des plus puissants instigateurs dans le domaine de l'art.

Peu de mois avant sa mort, malade, accablé par de cruelles souffrances, il chantait encore Dieu, puisque sa voix lui restait. Devant ses yeux à moitié clos, le soleil était comme caché ; mais c'était pour le soleil encore, pour le soleil « beau et rayonnant », qu'il avait hâte

de remercier Dieu. A cette vigile de l'autre vie, une sorte de voile lui dérobait à peu près le monde extérieur : mais les beaux paysages qu'il avait si souvent contemplés, admirés, harangüés, éclairaient encore son âme recluse. Ils ne faisaient plus qu'un, ces paysages, avec sa vie intérieure, et de ses lèvres le Cantique du soleil jaillit.

Ainsi prenait-il congé de ce monde en se réjouissant de sa beauté.

G. GOYAU.



## LES SOLILOQUES

DU Bx P. PAUL DE SAINTE-MADELEINE

Martyr anglais de l'Ordre des Mineurs

VIII. QU'IL FAUT S'EXCITER A LA FERVEUR.



*Mes larmes sont ma nourriture, jour et nuit, pendant qu'on me dit sans cesse : « Où est ton Dieu ? »*  
*Ps. 41, 3.*

1. Ainsi devrais-je moi-même me nourrir de larmes toujours et partout, lorsque je songe à l'exil qui m'éloigne de vous, aux infirmités qui m'alourdissent, à la tiédeur qui ralentit mes progrès.

Hélas, Seigneur ! jusqu'à présent je n'ai rien fait, sinon beaucoup de fautes.

J'ai perdu bien du temps sans vous aimer.

Et maintenant humblement je viens à vous, désireux de vous servir, d'oublier les vanités qui m'ont consumé jusqu'ici, et de m'immoler, corps et âme, sur l'autel de votre croix pour votre gloire.

Aidez-moi, Seigneur Jésus ! pardonnez-moi, embrasez désormais mon cœur du feu de votre inextinguible amour.

2. — Si tu veux être véritablement à moi et entretenir mon amour dans ton cœur, je prendrai soin de toi, je t'enseignerai ce qui est utile à ton âme.

Beaucoup m'invoquent, lorsque l'adversité les presse, qui n'accomplissent point leurs propos ; ce n'est pas moi qu'ils cherchent, mais eux-mêmes ; aussi ne me trouvent-ils pas.

Veille donc à ne pas oublier ce que tu m'as promis lorsque je t'aurai accordé la consolation que tu réclamais ; de peur que ton inconstance et ta fragilité ne te laissent désarmé lorsque reviendra la tentation.

Que ton cœur demeure ferme dans l'espérance et dans une humble crainte, et je te trouverai toujours soumis à mes desseins, quels que je les veuille.

Ne t'étonne point de ne pas toujours sentir les mêmes dispositions en toi-même ; je sais mieux que toi ce qui te convient.

3. Quand la vertu de mon esprit te porte, hâte-toi modestement de monter vers moi.

Quand je t'abandonne à ta pesanteur, expérimente combien tu es faible sans mon secours.

Par la lecture et la prière prépare-toi alors à la conversation intérieure où tu pourras me retrouver ; fais-toi violence pour me rejoindre, excite l'ardeur de ton désir : mais ne t'inquiète pas, si tu n'arives point à la contemplation de mes secrets.

Un homme humble et simple qui bonnement me sert, profite plus devant moi que celui qui se repaît de sublinités et de mystères.

Parfois l'aridité viendra de la fatigue et de l'accablement du corps ; donne-lui le repos dont il a besoin avec une humble discrétion, de peur qu'en lui refusant aujourd'hui le nécessaire, tu ne le trouves plus tard incapable de te servir.

Traite ton corps comme une bête de somme qu'on ménage pour en user longtemps.

Parfois l'aridité viendra du dehors et du grand nombre d'occupations qui te molesteront ; et parfois du dedans selon les règles secrètes

tes de ma providence qui veut t'unir à moi et te détacher de toi-même.

4. Parfois aussi elle naîtra de ta lâche complaisance pour la chair et de ton affection désordonnée aux créatures : arme-toi alors de la pénitence, aiguillonne l'animal rétif et paresseux.

La chair n'entre pas d'elle-même dans la voie étroite : il faut l'y contraindre comme à coups de fouet.

Arrache-la rudement à ses sordides appétits.

Mes abaissements, mes souffrances, mon amour qui t'a racheté seront alors ta nourriture et tu les rumèreras en ton cœur.

N'oublie pas les histoires de mes saints et les exemples par lesquels ils ont illustré les âges divers de mon Eglise et la glorifient encore aujourd'hui. Le souvenir t'en sera d'un grand secours.

Médite ce qu'ils ont fait ; tu ne te sauveras point par une autre voie que celle qu'ils ont aplanie devant toi.

Tu devrais rougir d'être encore soumis à ces passions brutales, et d'autant plus t'encourager à les combattre que leur joug honteux pèse plus lourdement sur toi.

5. Et toutefois ce n'est pas assez que d'insister longuement dans la prière, ni même de s'adonner aux pénitences corporelles, bien que cela soit efficace pour acquérir la vraie ferveur :

L'esprit propre, la volonté propre, ces rejetons d'orgueil, germent sous les œuvres les plus saintes.

Pénètre jusqu'en ton fond par la simplicité, rejette toute présomption et toute volonté propre, abandonne-toi totalement à moi, apprends à modérer ou exciter ton zèle selon que la vraie charité le requiert et que mon Esprit l'exige.

Il ne t'aiderait pas peu de ne point te répandre au dehors aussitôt après notre intime conversation, mais de te conserver encore en ma présence.

De fréquents retours à soi facilitent le travail de la vertu et remède aux occasions de se dissiper.

Pourquoi restes-tu si dur et si froid à mon service, sinon parce que ton cœur n'est pas encore embrasé de mon véritable amour et qu'il aspire à ce qui console la chair ?

N'est-ce pas que ces prétendus soulagements alourdissent l'esprit qui ne peut plus ensuite voler vers moi ?

6. Commence donc maintenant tout de nouveau, puisque le temps t'est laissé encore.

Tu n'as point d'affaire de plus haute importance que de me préparer une demeure en ton âme.

Ne prétexte pas que d'autres jouissent de ces vaines consolations :

Il y a tant de choses dans la vie des hommes qui sont de nature à les perdre bien plus qu'à les sauver !

Pense plutôt à ce qu'ils devraient être, et combien modestement ils devraient vivre pour être dignes de mon amour et de mes grâces.

Ce que tu vois de bien, remarque-le, imite-le ; si c'est du mal, détourne-t'en avec diligence.

Il ne suffit pas que tu penses juste, mais que tu vives bien ; ni que tu te proposes le bien, mais que tu l'accomplisses.

Fais de généreux efforts, et tu goûteras la suavité de la véritable ferveur.



## LES ANCIENS RECOLLETS

# LE PERE JOSEPH DENIS

### MISSION A PERCÉ (Suite)

**D**OUTRE leur mission de Percé, les Récollets en avaient une autre sur l'Ile Bonaventure, située en face de Percé, à une petite lieue de la terre ferme. C'était une succursale de Percé, et il y avait là une petite chapelle dédiée à Sainte Claire, (1) probablement construite par les soins du père Joseph, pour la commodité des pêcheurs qui y avaient leurs graves.

(1) *Nouvelle Relation*, p. 20.

Aujourd'hui encore il y a sur l'Île Bonaventure une chapelle succursale desservie par le curé de Percé.

Il ne paraît pas que le père Joseph ait eu un troupeau des plus modèles ni des plus faciles à conduire à l'Île Percée. Nous parlons spécialement de la population flottante des temps de pêche, qui constituait la population presque entière. Deux lettres de Mgr de Saint-Vallier, l'une adressée au père Joseph, l'autre aux fidèles, nous dépeignent parfaitement ce monde. C'est peu édifiant. Ajoutons, sans crainte d'errer, que c'était comme cela avant le père Joseph, et que ce fut comme cela durant près de deux siècles, c'est à dire aussi longtemps que les provinces du littoral de la France, les îles de la Manche, la Nouvelle-Angleterre et Québec déversèrent sur Percé, à la saison de la pêche, une population d'occasion et fort mélangée, pour qui Percé n'était qu'un lieu de rendez-vous annuel, où les lois humaines se résumaient dans la crainte des capitaines de vaisseaux, et les lois divines dans une crainte assez platonique de Dieu, pour ceux des pêcheurs qui le craignaient. Défaut d'assistance et manque de respect aux offices divins, travail le dimanche, vol, ivrognerie, dérèglement des mœurs, querelles, tels sont les désordres dont avait à gémir le père Joseph et que reproche Mgr de Saint-Vallier aux gens de Percé, en 1686.

Malgré l'intérêt que présentent les deux pièces documentaires sur ce sujet, peut-être serait-il trop long de les reproduire toutes deux. Nous ne pouvons toutefois ne pas citer la lettre aux fidèles de Percé, en date du 4 août 1686, écrite de cet endroit même.

Après avoir invité les fidèles à élever une église suffisante pour les besoins du culte, Mgr de Saint Vallier continue :

« La décence de l'église étant ordinairement un attrait pour inviter à y venir prier sera un motif pressant pour plusieurs de la fréquenter et d'assister plus souvent à la très sainte Messe, qui étant la plus grande et la plus sainte action que l'Église puisse présenter à Dieu ne laisse pas d'être négligée par ceux qui pourraient ménager aisément quelque moment pour l'entendre, s'ils avaient quelque amour pour Notre-Seigneur ; mais comme par un abus qui n'est que trop ordinaire, l'on croit qu'il suffit d'être à l'église et présent au sacrifice pour mériter les grâces que Dieu n'accorde qu'à ceux qui les demandent avec un cœur contrit et humilié, j'exhorte tous ceux qui y assisteront de le faire avec toute l'attention, tout le respect,

tout le silence et tout l'amour dont ils peuvent être capables, évitant avec grand soin toutes les postures messéantes comme de se tenir debout, assis ou sur un genou, hors la nécessité pressante de maladie qui seule peut faire tolérer une posture qu'on ne souffre pas même devant les Rois de la terre, et qui cependant n'est que trop ordinaire parmi les chrétiens d'aujourd'hui qui se donnent cette licence même les jours de Fêtes sous prétexte du trop grand nombre de ceux qui assistent qui ne se peuvent pas mettre à genoux commodément.

« Je crois aussi être obligé par l'amour que Notre-Seigneur me donne pour ceux qui viennent passer une partie de l'année dans ce diocèse pour faire leur commerce de les avertir qu'ils ne peuvent se dispenser les Fêtes et les Dimanches d'entendre la sainte Messe, et que s'il se présente quelques-uns de ces jours où ils soient obligés de travailler, ils ne le peuvent faire en sûreté de conscience qu'après en avoir obtenu la permission de celui qui fera ici les fonctions de missionnaire, les préceptes de Dieu et de son Eglise devant être considérés avec tant de respect que sans une grande nécessité et une permission expresse, on ne doit et on ne peut se dispenser de les observer très religieusement.

« Comme la plupart des chrétiens se trompent dans la célébration des Fêtes et Dimanches, s'imaginant qu'il suffit d'entendre la messe dans ces saints jours et qu'ils peuvent ensuite passer toute la journée dans les cabarets à se divertir, je crois être obligé de vous avertir que si vous gardez une pareille conduite, vous satisfaites véritablement au précepte de l'Eglise, mais non pas au commandement de Dieu qui vous oblige de passer tous ces jours en prières et autres bonnes œuvres, auxquelles la fréquentation des cabarets est tout-à-fait opposée, surtout pendant le service divin, comme vêpres et le sermon, auxquels les chrétiens sont obligés d'assister, y ayant pour lors un scandale considérable de voir les cabarets fréquentés plutôt que l'église, y ayant un moindre mal selon saint Augustin de labourer ces jours-là que d'aller aux cabarets, ce qui paraît assez par les ordonnances et les peines que les Rois et les Magistrats ont imposées contre ceux que la crainte d'offenser Dieu ne serait pas capable d'arrêter.

« Je ne me sens pas moins obligé de vous avertir que c'est un vol considérable digne des châtimens de Dieu et des hommes de se

prendre les uns aux autres les lignes ou les autres choses qui peuvent empêcher la pêche, et que c'est un aussi grand mal de les accepter de ceux qui n'ont pas droit de les vendre que si on les volait soi-même n'étant pas moins obligé à restitution que si on les avait pris.

« Ayant été instruit que la facilité qu'on a eue de donner depuis bien des années de la boisson aux sauvages et sauvagesses, fait que quasi tous ceux qui ont fréquenté cette Ile ont été enivrés d'où il arrive de grands inconvénients ; ayant connu aussi que la raison pourquoi tant de français s'enivrent, c'est qu'on les provoque et qu'on les presse de boire sans nécessité faisant en cela sans y penser la fonction du démon, dont toute l'occupation est de porter les hommes à offenser Dieu, je me sens pressé de faire mes efforts pour abolir une si damnable habitude qui s'établit même dans les maisons de gens de bien, sous prétexte d'une plus grande honnêteté qui a été si réprouvée des saints, en vous conjurant par la crainte des terribles jugements de Dieu d'en user dans la suite dans vos repas plus chrétiennement, empêchant de continuer de boire ceux que vous trouvez plus faciles à tomber, vous souvenant que Dieu ne vous imputera pas moins les péchés que vous laissez commettre aux autres, que vous pouvez et devez empêcher, que si vous les commettiez vous-même.

« Avant de finir cette lettre, il faut que je vous témoigne l'amertume de cœur que j'ai de voir si peu de paix, d'union et de charité dans un lieu où il serait si aisé de l'établir et de la maintenir, pour le peu qu'on voulût faire réflexion à ces paroles : que Notre-Seigneur regarde comme ses disciples ceux qui aiment de tout leur cœur leurs frères, et qui leur pardonnent volontiers les fautes qu'ils peuvent commettre contre eux, au lieu qu'il regarde comme ses ennemis ceux qui ne pardonnent pas de tout leur cœur et qui ne se reconnoissent pas de bonne foi. Pardonnez-moi, Mes Très Chers Frères en Notre-Seigneur, si je vous dis après les Saints et après le Saint des Saints, Jésus-Christ, que la marque la plus assurée de votre prédestination sera si, après les avis de votre Evêque, on ne voit entre vous que des paroles de paix et d'union ; mais je ne crains pas aussi de vous dire que je ne sache pas de marque plus assurée de réprobation que d'entretenir la zizanie entre vous par des rapports et des paroles mal conçues et injurieuses. C'est donc à vous de choisir de la vie ou de la mort, de l'amitié de Dieu ou de sa haine ; si l'un apporte mille

biens et bénédictions, quels malheurs n'apporte point cette haine épouvantable de Dieu que je vous conjure de détourner de vos têtes. C'est la grâce que je demande de tout mon cœur à Notre-Seigneur pour vous ; mettez-vous en état de la recevoir et soyez persuadés que je vous porte tous dans les entrailles de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Cette lettre n'étant à autre fin, je la finis en ordonnant aux missionnaires d'en faire la lecture tous les ans une fois et de m'instruire ensuite du succès qu'elle aura pu produire.

Fait à l'Ile Percée dans le cours de ma visite 4 août 1686. » (1)

Telle était la physionomie morale des ouailles du père Joseph. C'est à conduire ces âmes, à les amender, à extirper les abus, que le jeune missionnaire se dévoua jusqu'en 1689, qu'il laissa Percé pour aller fonder une mission de son ordre à Terre-Neuve.

Le père Joseph revint-il à Québec à l'automne de 1688, pour y passer l'hiver avant de s'embarquer pour Terre-Neuve ? Il est probable que non. En effet, le père Joseph et son compagnon de l'Ile Percée, le frère Didace, ne figurent pas parmi les signataires de certain document que la communauté entière du couvent de Notre-Dame-des-Anges signait, en décembre 1688.

Quoi qu'il en soit, au printemps de 1689, le père Joseph s'embarquait pour Plaisance, dans l'Ile de Terre-Neuve.

FR. HUGOLIN, O. F. M.

(A suivre.)



Nous ne nous lassons pas de recommencer chaque jour le travail de notre toilette, de notre habillement, de notre alimentation ; de même nous devons combattre nos défauts au jour le jour, sans colère, sans dépit, nous gardant bien de croire notre travail inutile parce que le poil que nous rasons repousse incontinent.

MGR DE SÉGUR.

(1) Mandements des Evêques de Québec, I, 178 et suiv.



## Les Frères-Mineurs apôtres de l'Eucharistie <sup>(1)</sup>

**A**u témoignage du sang que les Franciscains ont héroïquement rendu, nous l'avons constaté, à la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie, ils ajoutèrent celui de la parole et des œuvres. Les guerres de religion, avec les persécutions sanglantes qui les accompagnaient, n'avaient pas encore pris fin que Grégoire XIII en 1575, accordait au R<sup>me</sup> P. Christophe de Cheffontaines, alors Général des Franciscains, la faculté d'ériger dans n'importe quelle église de France la confrérie en l'honneur du Saint-Sacrement de l'Eucharistie, confrérie que le pape enrichit d'indulgences. C'était, dit le bref lui-même, pour reconnaître les glorieux labeurs accomplis par Christophe, et pouvons-nous ajouter, comme un hommage rendu à la mémoire des Frères Mineurs qui en France surtout étaient morts martyrs de l'Eucharistie.

Déjà auparavant les grands apôtres franciscains qui s'appellent Bernardin de Sienne, Bernardin de Feltre, Chérubin de Spolète et autres avaient inauguré les confréries du Saint-Sacrement et les avaient instituées partout en Italie. « Le xv<sup>e</sup> siècle, écrit l'historien de la Compagnie de Jésus (2) vit éclore les confréries du *Sanctis-*

---

(1) D'après *l'Eucaristia ed i Francescani*, par le P. Candide Mariotti O. F. M. Fano, 1908. Nous devons la gravure qu'accompagne cet article à l'obligeance de son auteur, religieuse de la Congrégation de Notre-Dame.

(2) P. Tacchi Venturi : *La Compagnia di Gesu in Italia*. (R. H. E. janvier 1910).

*simi Corpo di Christo* organisées par l'Observant Chérubin de Spolète et propagées par Bernardin de Feltre. On en trouve à Parme (1486) à Pérouse (1487) à Orviéto (1488) à Gênes (1490) etc... »

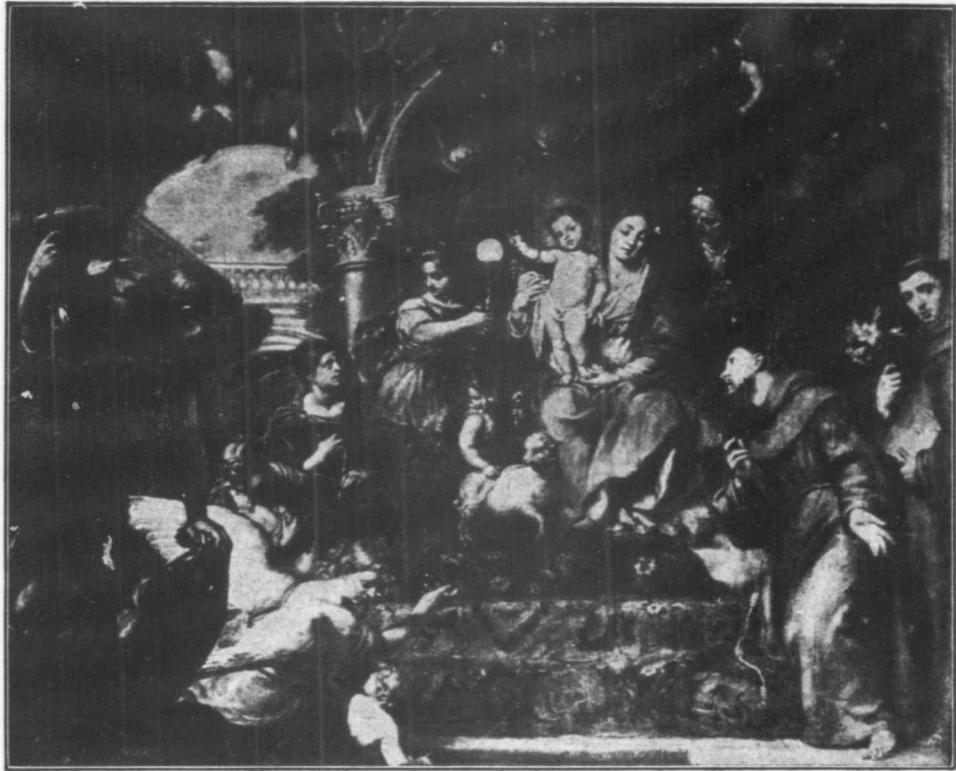
Voici comment Bernardin de Feltre fonda celle de Parme. Il se livrait à la prédication dans cette ville et y renouvelait la foi et les mœurs. La tiédeur en effet était générale, les églises étaient désertes même le dimanche et nul n'accompagnait les prêtres quand ils allaient porter le Saint Viatique aux malades. Le prédicateur en fut indigné. Il se mit à prêcher la Présence réelle, le culte dû à l'Eucharistie ; il insista tellement sur ce sujet vital que peu à peu il communiqua sa dévotion au peuple. On commença à chanter tous les mois une messe solennelle en l'honneur du Très Saint Sacrement exposé sur l'autel. Il se forma à la cathédrale une confrérie dont les membres s'obligeaient à accompagner le Saint Viatique porté aux malades ; une procession solennelle fut instituée en l'honneur du Saint-Sacrement, le jeudi saint etc... »

A Orviéto, les choses se passèrent de même ; cité autrefois célèbre par sa dévotion au Saint-Sacrement, elle avait vu s'éteindre peu à peu son antique confrérie. Bernardin parut, il parla, et plus de 400 personnes entraînées par son éloquence enflammée coururent s'enrôler dans la confrérie. On les vit ensuite accompagner les processions du Saint-Sacrement, le cierge à la main et se grouper autour d'une bannière qui portaient l'image du calice et de l'hostie.

A Brescia, il rencontra un jour un prêtre qui portait le Saint Viatique suivi, pour tout cortège, d'une pauvre vieille. Aussitôt, il se mit à prêcher sur le culte dû à l'Eucharistie et dans chaque paroisse il se fonda une confrérie dans le but d'accompagner le Saint Viatique. C'est ainsi qu'il ne laissait passer aucune occasion d'établir ou de relever le culte eucharistique. Comme son maître Bernardin de Sienna prêchait partout le culte du Saint Nom de Jésus, lui propagait avec zèle celui du Saint-Sacrement.

Parlons de Chérubin de Spolète, disciple lui aussi de Bernardin de Sienna. Il consacra toute sa vie à la prédication et quand l'âge, la fatigue et la pénitence eurent ruiné ses forces au point qu'il ne pouvait plus marcher, l'infatigable prédicateur se faisait porter de son couvent de Pérouse à la cathédrale pour y prêcher encore au peuple. Or, voici ce que rapporte de lui Wadding, l'annaliste de l'Ordre : « Non seulement il célébrait chaque jour la sainte messe,





LE TRIOMPHE DE LA SAINTE EUCHARISTIE

mais ensuite il servait dévotement le plus de messes qu'il pouvait. Dans presque tous ses sermons il excitait ses auditeurs à l'amour et et au respect du Très Saint-Sacrement. Dans toutes les églises où il prêchait, il obtenait que les vases sacrés fussent d'argent, que le tabernacle fût doré et que toujours devant le Saint-Sacrement on tint allumées trois lampes. Il institua une Société de Flagellants avec mission d'accompagner processionnellement, des cierges à la main et vêtus d'un habit religieux, le Saint Viatique porté aux infirmes et aux mourants ; même il exhortait tout le peuple à se joindre à ces processions et dans ce but il établit l'usage d'y convoquer les fidèles au son de la cloche. De même dans bien des lieux il introduisit l'usage de faire célébrer au premier dimanche du mois une messe solennelle en l'honneur du Très Saint-Sacrement, qu'on portait ensuite processionnellement autour de l'église. Cette coutume se répandit rapidement dans nombre de villes et de villages. En un mot, il n'épargna rien de ce qui pouvait accroître le culte et la vénération des fidèles envers l'auguste mystère de nos autels ; aussi est-ce bien avec raison que ce Bienheureux est représenté ordinairement tenant en ses mains le calice et l'hostie du Très Saint Sacrifice » (1).

Pour être complet il nous faudrait nommer plusieurs autres prédicateurs célèbres et saints personnages qui ont institué des associations et confréries du Saint-Sacrement en Italie et dans d'autres pays. Allons seulement pour quelques instants en Espagne où nous avons déjà vu s'épanouir cette fleur eucharistique de premier ordre qu'est le saint frère Pascal Bayloa, patron des œuvres eucharistiques. Nous y trouverons un insigne apôtre du Saint-Sacrement dans le P. Jean Navareto, ardent prédicateur dont les sermons tendaient toujours à promouvoir le culte et la vénération de l'Eucharistie. Il parcourait sans trêve ni repos les bourgs et les villages pour y procurer la bonne tenue des églises et des autels, et distribuer des ornements et des linges sacrés. Il communiquait sa dévotion à des personnes riches qui lui fournissaient ainsi de quoi orner les églises pauvres. C'est même en parcourant les montagnes de la Galice, chargé d'ornements sacrés destinés aux églises pauvres qu'il fit une chute malheureuse dont il mourut, victime pour ainsi dire de sa dévotion à l'Eucharistie.

(1) Annales Ord. Min. Vol. xiv. Ad annum 1484.

C'est à Cadix qu'un autre Frère Mineur, Père Jean Navarro, fonda une confrérie dont le but était de promouvoir le culte et l'adoration du Saint-Sacrement et qui s'appelait : *le vénérable esclavage du Saint Sacrement*. Une des règles de la confrérie obligeait les membres, le Prieur en tête, à assister tous les jours de fête à la messe conventuelle des Franciscains. Au *Sanctus*, ils devaient monter au sanctuaire un cierge à la main et y demeurer à genoux jusqu'à la fin du Saint Sacrifice.

Un simple frère convers, Fr. François de Santiago, fut au xvi<sup>e</sup> siècle l'initiateur d'une pratique qui contribua dans la suite à glorifier grandement l'Eucharistie dans ce noble pays. Nous voulons parler de cette formule de louange. « Loué soit le Très Saint Sacrement de l'autel et louée soit l'Immaculée Conception de Marie toujours Vierge et Mère de Dieu ! » Proférée dans le palais de Philippe III, elle fut bientôt répétée par les gens de la cour et ne tarda pas à se répandre dans tout Madrid, ainsi que dans les autres cités et les campagnes. Le peuple espagnol accueillit cette oraison jaculatoire avec enthousiasme. Non seulement les personnes pieuses et les vrais fidèles s'en servaient pour élever leur cœur à Dieu, mais dans les lettres, les écrits et nombre de documents publiés on inscrivait à la place d'honneur cette belle invocation eucharistique. Dans la plupart des villages, les veilleurs qui annonçaient l'heure commençaient par saluer le Saint-Sacrement, au moyen de cette formule. Cette coutume était si profondément enracinée dans le peuple espagnol qu'il a fallu, dit un auteur du pays, au maudit libéralisme moderne des efforts inouïs pour la supprimer. Malheureusement en bien des endroits, il finit par réussir.

A mesure que le culte de l'Eucharistie se répandait dans toute l'Europe, comme nous venons de le voir, grâce à la prédication et au zèle des Franciscains, la dévotion au Saint-Sacrement devenait plus vive et exigeait de nouvelles manifestations. Déjà, en 1400, le Bx Jacques de Strepa, O. F. M., archevêque de Kalitz en Pologne, avait établi l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, mais ce fut seulement plus tard, en 1536, que d'autres fils de Saint François inaugurèrent cette forme plus solennelle d'adoration qui bientôt se répandit pour la plus grande gloire de l'Eucharistie et que nous appelons encore aujourd'hui du nom de *Quarante-Heures*.

Cette pratique, en effet, doit son origine au P. Joseph de Ferno,

un des premiers Frères-Mineurs Capucins. En 1536 il prêchait le carême à Milan. La guerre sévissait alors entre François 1<sup>er</sup>, roi de France, et Charles-Quint, empereur d'Allemagne. La ville de Milan était cruellement éprouvée : la ruine et la consternation régnaient partout. Inspiré d'en-Haut, le Père Joseph proposa d'exposer le Très Saint Sacrement à l'adoration des fidèles et cela pendant quarante heures consécutives, en l'honneur des quarante heures que Jésus passa dans le tombeau. Il promit en retour aux Milanais la délivrance des maux dont ils souffraient. Ceux-ci animés autant par la crainte que par la confiance prêtèrent l'oreille aux exhortations du saint prédicateur. Les Quarante-Heures se firent dans la cathédrale avec une telle dévotion et un tel enthousiasme que le zélé Apôtre encouragé par le succès décida de continuer les mêmes exercices successivement dans les autres églises de la cité. Quand ils étaient terminés dans l'une, une procession solennelle transportait le Saint Sacrement dans l'église suivante ; toute l'année s'écoula ainsi en exercices d'adoration et de supplication qui attirèrent sur les Milanais les effets de la miséricorde divine. Les Quarante-Heures étaient fondées. L'exemple de Milan, les ardentés prédications du P. Joseph encouragèrent les autres villes d'Italie à adopter ce pieux usage qui s'établit dans toute la Lombardie, puis dans le Tessin, dans la Toscane etc... (1).

Après sa mort (1556) il eut des successeurs dans son zèle pour la propagation de cette dévotion. Un des plus fameux est le R. P. Mathias Bellintani de Salo qui introduisit les Capucins en France. Il y apporta en même temps la pratique des Quarante-Heures inconnue encore des Français. Merveilleux fut l'effet produit à Lyon, où toute la population fut partagée en quarante sections, lesquelles vinrent processionnellement à tour de rôle faire l'heure d'adoration devant le Saint-Sacrement. A Paris il eut le même succès. Venant à la suite des massacres et des ruines amoncelées par les Huguenots, dont nous avons parlé précédemment, il ne vit pas de moyens plus efficace de restaurer la religion et la vraie foi que d'établir une société de réparation et d'adoration sous le nom de

---

(1) On a contesté au P. Joseph de Ferno la gloire d'avoir eu le premier l'inspiration des Quarante-Heures. Des documents nombreux et dignes de foi sont en sa faveur ; il resterait en tout cas l'ardent propagateur de cette pratique.

confrérie du *Très Saint Corps du Christ*. Par cette œuvre, comme par ses écrits, ses controverses avec les hérétiques et ses prédications, il fut un véritable Apôtre du Très Saint-Sacrement. On rapporte de lui que durant les Quarante-Heures, il présidait ordinairement à tout l'exercice et donnait un sermon par heure, ce qui faisait quarante en tout, presque sans interruption, prenant à peine le temps de restaurer ses forces par un peu de nourriture. Incalculables furent les fruits d'un pareil apostolat qui de France se continua en Italie et en Allemagne.

En Savoie, peu après (1592) le P. Chérubin de Maurienne obtenait par les mêmes moyens les mêmes résultats. Les Quarante-Heures, les confréries du Saint-Sacrement, ses prédications et celles de ses confrères établis par lui dans la contrée furent les grands auxiliaires de Saint François de Sales dans l'œuvre de la préservation de la foi et de la conversion des hérétiques dans tous ces pays. Plus tard, les Capucins furent appelés à opérer les mêmes fruits dans les contrées voisines de la Suisse, où le premier martyr de leur Ordre, Saint Fidèle de Sigmaringen, devait verser son sang pour la vraie foi sous le couteau des hérétiques ennemis de l'Eucharistie.

De si beaux exemples, chers Tertiaires, ne vous laisseront pas indifférents. La dévotion à l'Eucharistie s'est généralisée de nos jours et n'est plus l'apanage de quelques-uns. Prêtres et fidèles rivalisent de zèle et de piété envers l'auguste Sacrement de nos autels. Néanmoins entre tous, il faut que l'on distingue les tertiaires de Saint François. Quand viennent dans vos paroisses les Quarante-Heures, aux jours d'exposition du Très Saint Sacrement, aux exercices de l'Adoration nocturne, Tertiaires, Frères et Sœurs, qu'on vous voie au premier rang des fidèles qui s'empressent et qui demeurent au pied du trône eucharistique. Soyez toujours et partout les dignes enfants de ceux qui vous ont reçus dans leur famille et que nous proclamons avec tant de vérité les martyrs et les apôtres du Très Saint Sacrement.

C.-M.



## UNE ŒUVRE À FAVORISER

Le Congrès de Tempérance de Québec



PAR une lettre du 30 avril 1910, Mgr P.-E. Roy, évêque d'Eleuthéropolis, auxiliaire de Mgr l'archevêque de Québec, et Président du comité d'organisation du Congrès de Tempérance, adresse un pressant appel au public en faveur de cette œuvre dont la portée dépasse de beaucoup les limites du diocèse et même de la Province de Québec : *C'est une œuvre NATIONALE.*

Sa nécessité s'est manifestée depuis que la campagne anti-alcoolique poursuivie avec zèle, constance, méthode et succès (au moins jusqu'à un certain point) par les soins de NN. SS. les Evêques a montré l'insuffisance des moyens légaux de répression du fléau, et la puissance de ceux qui ont intérêt à la ruine morale et sociale de leurs concitoyens.

Tous les bons chrétiens, tous les bons citoyens, et en premier lieu nos tertiaires qui doivent être les modèles des uns et des autres, doivent donc contribuer de tous leurs efforts au succès de ce congrès dont la date est dès à présent fixée au 31 août — 4 septembre 1910. Payer de sa personne, payer de ses ressources, payer de son dévouement, et faire réussir le Congrès de Tempérance, voilà le mot d'ordre de chacun.

Le Congrès est d'ailleurs hautement patroné par Mgr L.-N Bégin, archevêque de Québec, que l'on est habitué à voir à la tête de tous les mouvements généreux d'action catholique et sociale ; par Sir Alphonse Pelletier, Lieutenant-gouverneur de la Province, dont on connaît le patriotisme conscient et la foi vivante et éclairée ; par son prédécesseur au gouvernement de la Province, Sir Louis Jetté ; par l'honorable Premier Ministre Sir L. Gouin, etc. . . .

On trouvera aux bureaux du Congrès, 101 rue Saint-Anne,

à Québec, tous les renseignements utiles pour prendre une part active et effective à cette belle manifestation : programme des travaux, conditions d'adhésions, cartes d'admission, etc. . .

Tous nos Frères du Tiers-Ordre auront à cœur, nous n'en doutons pas, de seconder les desseins de Dieu dans cette œuvre éminemment féconde pour le salut des âmes, des familles et de la patrie canadienne.



## NOUVELLES DE ROME

**L**e Mois de Marie. — Le mois de mai a été célébré très pieusement dans la Ville éternelle. Dans plusieurs églises il y eut des exercices chaque jour ; parmi les prédicateurs de ces exercices nous pourrions nommer dix de nos Pères. Malgré les progrès de l'impiété moderne, le bon peuple italien a encore conservé une bonne part de la foi et de l'ardente dévotion à la Vierge qui l'ont toujours distingué ; aussi les exercices du mois de Marie sont-ils ordinairement très fréquentés.

**Organisation paroissiale.** — Le Très Saint Père s'occupe toujours activement à organiser le ministère paroissial dans la ville de Rome. Il se fait de nouvelles divisions de territoires. Dans les quartiers neufs il s'est bâti, au cours des années dernières, plusieurs églises très belles et d'un style très régulier qui ont été élevées à la dignité de paroisses, tandis que d'autres plus anciennes, devenues moins utiles, ont été supprimées. Tout récemment, l'église des Camilliens dans le quartier Ludovisi est devenue paroissiale et a été consacrée avec grande solennité. Des changements se sont également effectués dans les environs de Rome. C'est ainsi que dans la stérile *Campagne romaine* le service divin se fait régulièrement dans des chapelles aux jours de dimanches et des fêtes ; six paroisses y

ont été constituées et la construction des églises est commencée. Quant aux évêchés appelés suburbicaires dont les évêques sont cardinaux et résident à Rome, de nouveaux règlements viennent d'être faits par le Pape : dans chacun de ces diocèses il y aura un évêque auxiliaire qui devra pourvoir aux besoins spirituels des populations. Toutes ces décisions nous montrent que la vigi'ance du Saint Père est toujours en éveil et que Sa Sainteté s'occupe personnellement de la grande œuvre de restauration qu'elle a entreprise.

**Collège angélique.** — L'un après l'autre chacun des grands Ordres de l'Eglise va avoir dans la Ville éternelle son collège international. Notre collège Saint-Antoine a été le premier de tous. Depuis sont venus Saint-Anselme pour les Bénédictins et plusieurs autres Instituts qui sont encore à leurs débuts. Dernièrement les Pères Dominicains ont transporté leur Curie généralice avec leurs étudiants dans leur nouvelle résidence, le *Collegio Angelico*, près Saint-Vital. L'inauguration en fut très solennelle et à cette occasion le Saint Père daigna envoyer une lettre autographe au saint vieillard qui gouverne actuellement l'Ordre des Frères-Prêcheurs, le R<sup>me</sup> Père Hyacinthe Cormier.

**En Chine.** — De Chine arrivent à la curie généralice de mauvaises nouvelles de notre mission de Chang-sha dans le Vicariat du Hou-nan méridional. Le peuple aigri et soulevé par suite de la famine s'est jeté sur la ville, a pillé à peu près toutes les maisons importantes ainsi que les magasins, puis y a mis le feu. Le même sort a été fait aux missions protestantes. Après quoi la populace toujours furieuse se tourna vers la campagne où se trouve notre mission. Durant les cinq dernières années, le Vicaire apostolique avait fait des efforts et des sacrifices considérables pour en achever la construction et en faire le centre du vicariat. En quelques heures tout fut consumé. Heureusement, il n'y a pas eu de pertes de vie, mais quelle ruine ! Et que de peines et de dépenses réduites à rien en quelques instants ! Le Vicaire Apostolique, Mgr Pellegrino Mondaini, termine son rapport au R<sup>me</sup> Père Général en implorant des secours pour sa mission éprouvée.

ROMANUS





## Chronique franciscaine

A TRAVERS LE MONDE

Un couvent en détresse

L'ABBESSE des Clarisses du couvent de Saint-Grégoire au Monte Cœlio, à Rome, envoie jusqu'à nous un cri de détresse. Spoliée une fois déjà par le gouvernement italien, sa communauté se trouve sur le point d'être obligée de se dissoudre, ne pouvant ni acheter le couvent où elle habite actuellement, ni même en payer le loyer. Or cette communauté est celle du monastère de San Cosimato, fondé en 1234, du vivant de Sainte Claire, et qui fut le premier couvent des Clarisses dans la Ville Eternelle : c'est même, après Saint Damien d'Assise, la plus ancienne des communautés établies par la sainte fondatrice.

Le couvent de Saint-Damien ne doit la prolongation de son existence qu'au pieux Lord Ripon qui l'a soustrait à la rapacité du fisc italien (1). Le couvent de San Cosimato trouvera-t-il un bienfaiteur qui sauvera son nom de périr ?

### Les méthodistes à Rome

LA mésaventure d'un homme politique des Etats-Unis qui désirait une audience pontificale a du moins mis en lumière les agissements des méthodistes à Rome. Ils se sont insolemment installés en face du Vatican et s'efforcent d'amener à l'apostasie les miséreux des faubourgs. Cependant leur propagande n'a pas jusqu'ici remporté de bien encourageants succès : Un journal anglais publié sous le titre "Rome" a calculé qu'au train où ils vont, il ne faudra que 36,000 ans aux méthodistes pour convertir les Italiens, et qu'ils y dépenseront la bagatelle de deux milliards cinq cents millions de dollars. Et il conclut : est-il prudent pour nos bons méthodistes d'entreprendre cette "job" ?

---

(1) V. REVUE d'octobre 1909, p. 494. On pourrait adresser les aumônes destinées au Couvent de Saint-Grégoire, soit au T. R. P. Econome du Collège Saint-Antoine, 124, Via Merulana, Rome, soit au T. R. P. Provincial des Franciscains, Montréal.

### Le tombeau de Léon XIII

UN fait qui montre clairement la situation des Papes dans la ville que leur a volé la Révolution, c'est qu'on n'a pas encore pu procéder à la translation des restes du grand pontife Léon XIII, de son tombeau provisoire du Vatican au monument élevé à sa mémoire dans Saint-Jean de Latran. Aucun personnage public n'a été entouré à son décès d'autant de vénération que le défunt pape. Et cependant il n'est pas possible de faire franchir à ses cendres quelques centaines de verges à travers Rome, sans leur faire courir les risques de l'insulte ou de la profanation.

### La sainte Epine d'Andria

Andria, ville italienne, le trésor de la cathédrale possède une des épines de la sainte Couronne de Notre-Seigneur qui fut donnée à la cité par Charles d'Anjou, frère du roi Saint Louis, lors du transfert de la sainte Couronne de Jérusalem à Paris. Cette vénérable relique porte quelques taches d'un brun sombre qui se colorent de rouge vif, comme de sang frais, lorsque le Vendredi-Saint coïncide avec l'Annonciation. Le fait avait été constaté officiellement dans les années 1633, 1853, 1863. Cette année 1910, le Vendredi-Saint tombant le 25 mars, on escompta le miracle ; mais pour éviter toute accusation de supercherie, l'autorité ecclésiastique s'entoura de toutes les précautions possibles. Dès le 10 juillet 1909 des fonctionnaires civils, juges et notaires, s'assurèrent de l'état de la relique et de l'impossibilité d'ouvrir le reliquaire sans briser plusieurs sceaux. Procès verbal fut dressé de ces formalités.

Le Vendredi-Saint une foule immense de fidèles, d'incrédules et d'impies envahit la cathédrale, mais rien ne se produisit ; les impies se hâtèrent de chanter victoire et de publier le fait dans les journaux de Rome. Le lendemain pourtant la foule remplit l'église, attendant avec la plus grande diversité de sentiments. Jusqu'à onze heures, on ne remarqua rien ; mais lorsque le célébrant entonna le *Gloria in excelsis* le miracle se fit, et la nouvelle s'en répandit comme la foudre. Des milliers de témoins ont vu le phénomène qui se renouvela plusieurs fois dans les jours suivants, et ont signé le procès-verbal ; on y voit des noms de notaires, médecins, chimistes, même d'incroyants notoires. La procession d'actions de grâces a réuni, dit-on, plus de 50,000 personnes.

### Aux Indes

LE Bx Bonaventure de Barcelone, franciscain béatifié il y a deux ans par le Souverain Pontife Pie X, et dont la fête se célèbre le 11 septembre, vien d'opérer une guérison réputée miraculeuse, en faveur d'une

tertiaire de la fraternité de Calcutta, Miss Leah O'Connell. Ayant perdu complètement l'usage du bras droit, ainsi que le constate un certificat de son médecin, elle fut guérie après une neuvaine au Bienheureux.

Le fait est attesté par le Père Lonwyck, jésuite, directeur de la Fraternité.

### Un converti

**L**E Rajah de Taïpour, Shiam Sinha, membre du conseil législatif des Provinces Unies, aux Indes, s'est converti au Christianisme par les soins d'un missionnaire Capucin, le R. P. Romulus. Au baptême il prit le nom de François, puis demanda son admission au Tiers-Ordre. Il vient de faire élever dans sa ville de Raïpour une belle église en mémorial de sa conversion.

### Mort d'un grand Tertiaire

**N**ous avons parlé, il n'y a pas encore longtemps, (1) du célèbre Charles Lueger, maire de Vienne (Autriche), tertiaire et homme d'œuvres, qui délivra la cité dont il fut le chef vénéré du joug odieux des juifs et encouragea un grand nombre d'institutions sociales. Dieu a rappelé à lui son serviteur le 10 mars dernier, pour couronner sa vie si méritante ; mais sa mémoire restera en bénédiction auprès de ceux qu'il a entourés de ses bienfaits. Sa dernière parole fut le salut des Tertiaires : Loué soit Jésus-Christ !

### CANADA

#### Pèlerinage à Sainte Anne de Beaupré

**I**l faut une caractéristique à chaque pèlerinage ; celui du 4-5 juin en a eu deux. Il a évité les inévitables retards, et nous en offrons nos remerciements à la Compagnie du C. P. R. Ensuite l'ardente piété du R. P. Ange-Marie, revenu avec tant de bonheur au milieu de nos fidèles populations canadiennes, fit du pèlerinage qu'il dirigeait un pèlerinage de réparation. Le sacrilège odieux commis dans l'église Saint-Michel le mercredi précédent lui donna durant la prédication du Chemin de Croix les accents d'une véritable et pénétrante éloquence. Consoler le divin Hôte de l'hostie par une dévotion plus généreuse et la pratique des vertus, dont l'Eucharistie est le modèle et le soutien, fut certainement la résolution de la foule nombreuse et recueillie qui suivit ce saint exercice. Le ciel favorisa d'ailleurs le pèlerinage d'une température à souhait, puisque nous eûmes à la fois le soleil et la fraîcheur.

On regrette toujours le bateau ! Mais enfin chacun revient bien content de son pèlerinage

(1) REVUE d'octobre 1909, p. 497



EN TERRE-SAINTE

## LA CONVERSION D'EL-HAKEM

Légende copte.



En l'année 386<sup>e</sup> de l'Hégire à la 411<sup>e</sup>, (995-1016 de notre ère), le Calife El-Hakem Ben-Amra-Allah régna sur l'Egypte. Sa carrière de débauches et de cruautés se termina par un évènement mystérieux. Une nuit, en effet, il disparut subitement sans que depuis personne entendit parler de lui.

Cette disparition soudaine et son étrangeté ont servi de thème à mille récits. Au rapport des historiens musulmans, El-Hakem aurait été très vulgairement assassiné à l'instigation de sa sœur Litt-el-Mulk. Selon les Druses, il se serait volontairement retiré de cette terre pour y réapparaître quelque jour ; encore aujourd'hui, ils continuent d'attendre son retour. La fable est ici évidente ; mais la réalité pourrait bien être plus merveilleuse. Car, à en croire les Chrétiens et les Coptes, le surnaturel s'y manifeste. D'après les premiers, le Christ se serait montré au Calife et cette vision aurait déterminé El-Hakem à se convertir, à se cacher dans un monastère du désert de Lybie où il serait mort en odeur de sainteté. C'est du moins ce que racontent en Syrie leurs annalistes, entre autres Bar-Hebræus.

Les seconds croient aussi à sa conversion ; mais ils l'attribuent à un miracle dont ils prétendent que le Calife fut témoin. Et c'est leur récit que nous allons reproduire ici, tel que nous l'avons trouvé

dans un antique manuscrit arabe où il fait partie de l'histoire des Patriarches d'Alexandrie écrite par Sévère, évêque d'Asmonée.

\* \* \*

Au nom du Dieu Tout-Puissant et confiant dans l'assistance de sa grâce, nous commençons l'histoire de la translation du mont El-Mo-Kattam. Lequel miracle s'accomplit en Egypte, alors que le Caire était sous l'obédience spirituelle du patriarche Abraham, dont le siège métropolitain était Alexandrie ; alors que vivait Siméon le savetier ; et que régnait le Calife El-Hakem ; c'est celui qui laissa le califat et l'empire lorsqu'il vit la montagne se déplacer. Or cet événement advint le sixième jour du mois appelé *Kiak*. Salut et bénédiction dans le Seigneur. Amen.

La domination des Turcs s'étendait sur toutes les provinces d'Egypte et le pays avait déjà été gouverné par une longue dynastie de califes quand El-Hakem prit en main les rênes du gouvernement. En ces jours-là, les péchés des chrétiens, coptes et autres, s'étaient multipliés, et Dieu permit que le Calife élevât au gouvernement de son empire un juif renégat. Ce juif avait toujours été une vipère, même avant son changement de religion ; mais après, son venin s'empoisonna davantage et il s'ingénia de jour en jour à molester les chrétiens et à provoquer des persécutions.

Un jour le Calife lui dit : « En vérité, vizir, je me fatigue d'entendre toujours parler de chrétiens ; je voudrais voir le monde entier devenir mahométan et tous les hommes frères.

— Mon maître, répliqua le vizir, que sont les Coptes pour que vous vous inquiétiez d'eux ? Dites une parole et dans trois jours il n'en restera pas un pour en faire le conte.

— Dis-moi les moyens par lesquels je puis accomplir leur extermination ?

— Seigneur, dit le Juif, vous trouverez dans leur Evangile un passage qui les condamnera : c'est celui qui dit : Si vous aviez de la foi gros seulement comme un grain de moutarde, vous diriez à cette montagne : Va-t-en d'ici là, et elle irait ; et rien ne vous sera impossible. (Saint Matth. xvii, 19) ; et ailleurs : Si vous avez de la foi gros comme un grain de sénevé, vous direz à ce figuier : arrache-toi d'ici et va te replanter dans la mer, et il vous obéira. (Saint Luc, xvii, 6). Ainsi enseignent leurs Livres. La conséquence est claire ; s'ils n'ont pas de foi aussi gros qu'un grain de moutarde,

ils ne méritent pas de vivre. Et si parmi eux il y en a un seul qui ait réellement assez de foi, il vous donnera au moins le spectacle pas banal de la translation d'une montagne d'un endroit à l'autre.

— Par Allah ! s'écria le Calife, ton discours est sage ! Car celui qui n'a pas de foi aussi gros qu'un grain de moutarde ne peut même pas s'attendre à périr par le glaive ! »

El-Hakem, en conséquence, convoqua le Patriarche des Coptes et les notables de leur nation.

« Est-il vrai, leur demanda-t-il aussitôt qu'ils furent introduits devant lui, est-il vrai qu'il est écrit dans votre Livre : Si seulement vous avez de la foi gros comme un grain de moutarde, vous direz à cette montagne : « Hâte-toi de quitter ta base et transporte-toi dans la mer » et elle descendra dans la mer sans la moindre difficulté ? . . .

— Assurément, Seigneur, répondit le Patriarche, ces paroles sont écrites dans notre Evangile.

— Eh bien ! j'en jure Dieu et le tombeau de mon père, s'exclama El-Hakem, si vous ne déplacez cette montagne de son lieu, en ma présence, je ne laisserai pas un seul de vous en vie ! Car puis-je attendre rien de bon de vous, je vous le demande, si votre foi n'est pas même égale à un grain de sénevé qui est lui-même la plus petite des graines ! »

Les Coptes implorèrent trois jours de répit qui leur furent accordés ; et ils se retirèrent, le cœur froid et serré.

De retour dans leurs maisons ils rapportèrent à leurs femmes tout ce qui était arrivé, puis ils se mirent à pleurer, à sangloter, à se lamenter ; finalement ils prirent congé les uns des autres.

Le Patriarche, lui, commença un jeûne rigoureux et notifia les détails du cas à tous les moines, en même temps que l'ordre de jeûner et d'adresser les plus ferventes prières au Dieu Tout-Puissant et à la bienheureuse Vierge Marie. Il en agit de même avec les vierges consacrées, leur demandant de prolonger leur jeûne et leur oraison jusqu'au 3<sup>e</sup> jour accordé par le tyran. Toutes ses ordonnances furent fidèlement exécutées.

Lui-même n'entendait pas le céder à personne, car il était le pasteur et le pasteur est responsable pour son troupeau, selon les paroles du roi Prophète : Je ne donnerai point de repos à mes membres, et je ne livrerai pas mes yeux au sommeil et je n'oublierai pas mon peuple, jusqu'à ce que j'aie délivré le peuple de mon Dieu.

Il élevait sans lassitude ses mains vers le ciel, et il criait à Dieu du fond de son cœur :

« Ne faites point de nous, Seigneur, la risée des impies, mais délivrez-nous de leur malice ; faites-nous triompher dans cette épreuve ; arrachez-nous aux mains de nos ennemis. Ecartez ce châtiment de nous ; délivrez votre peuple et bénissez votre héritage. Ayez pitié de nous ; sauvez-nous ; pardonnez-nous et ne nous appelez pas en jugement pour nos péchés. Nous recourons à votre miséricorde, parce que vous êtes un Dieu de miséricorde. Vous connaissez le besoin de vos serviteurs et qu'il n'est personne qui les protège ou qui intercède pour eux ; nous n'avons d'espoir qu'en vous, Jésus-Christ Notre Seigneur. Vous avez dit cette parole d'éternelle vérité : Si l'un de vous a de la foi gros comme un grain de sénevé, qu'il dise à cette montagne : Va ; et elle ira sans retard. Et maintenant nos ennemis retournent cette parole contre nous. Agissez envers nous comme vous l'avez toujours fait. Et si notre foi chancelle, si notre cœur défaille, ne nous abandonnez pas, mais glorifiez votre nom à la face de nos persécuteurs. »

Il redoublait de ferveur à mesure que le temps s'enfuyait, récitant des psaumes et des litanies. Il demeurait debout au pied de la colonne qui porte une image de Notre-Dame, dans l'église de Moal-Lagah. Et quand il avait terminé sa prière il levait ses yeux rougis par les pleurs vers la Mère de miséricorde, attendant son secours.

Trois jours et trois nuits il demeura ainsi debout devant l'autel, appuyé contre la colonne. La troisième nuit il renouvela ses prières et ses supplications avec un surcroît d'ardeur. Il luttait contre l'épuisement et son âme soutenait seule son corps ruiné par la longueur du jeûne et de son oraison ; il pensait qu'à l'aube les envoyés du Calife viendraient, exigeant le miracle ; alors ses forces défaillantes renaissaient, sa prière montait plus instante vers le Tout-Puissant, ses larmes coulaient à flots pour le salut de son peuple.

Tout à coup, tandis qu'il priait ainsi debout contre la colonne, Notre-Dame lui apparut comme dans un songe : « Aussitôt, lui dit-elle, que vous verrez entrer dans mon église un homme borgne portant une outre, suivez-le ; car c'est par lui que mon peuple sera sauvé. Veillez afin qu'il ne vous échappe pas ».

(A suivre.)

Traduit de l'anglais : *The crusader's Almanac.*



## LES MISSIONS FRANCISCAINES

CHINE

### APOSTOLIQUE INDIGENCE

**D**URANT ma tournée, écrit encore le R. P. Arsène, j'ai distribué presque tout l'argent que j'avais et maintenant je suis obligé de faire des économies et de jeûner un peu. Avec les 15 ligatures par mois que nous recevons de l'Evêque, c'est bien difficile de vivre. Une ligature vaut 24 cents américains ; donc avec 12 cents par jour, le missionnaire doit se nourrir avec son domestique, se vêtir, payer son domestique et ses catéchistes s'il en a, payer ses frais de voyage et bien souvent le loyer d'une maison. Il faudrait faire des prodiges pour y arriver. Il est vrai qu'en général les missionnaires ont des honoraires de messes et des aumônes de la mère-patrie quand on veut bien lui en envoyer.

*Me voici à jeudi 3 février.* — Hier je n'ai pas pu faire la bénédiction des cierges, parce que je n'en avais pas à bénir ; j'en ai tout juste pour la messe. — Mercredi prochain, je bénirai les cendres sans encensement parce que je n'ai pas d'encensoir.

Je reviens à ma lettre. — J'ai dû l'interrompre pour disputer avec un chrétien. Avant mon arrivée, il avait emprunté 8 chaises appartenant à l'église. Je les ai fait réclamer. Le chrétien les promettait toujours, mais ne les apportait pas ; je me rends à sa maison, je lui demande mes chaises. Avec mille misères je parviens à lui faire avouer qu'il les a vendues. Voilà ce que c'est que nos chrétiens. —

Celui qui a acheté les chaises est ici en ce moment, il par'e de toutes les forces de son corps et de son âme. Je l'écoute et j'écris en même temps. Il va me rendre les chaises et se battre avec le chrétien pour avoir son argent.

Je ne sais pas si je vous ai dit que j'ai prêché mon premier sermon en chinois le dimanche de la Septuagésime. J'ai appris plus de chinois ici en trois semaines qu'à Wuchang et Hankow en un an. Tous les jours, matin, midi et soir, un bon nombre de chrétiens se rassemblent autour de moi pendant que je prends mes repas. Tous veulent causer avec le Père et chacun se constitue maître d'école. Le soir après leur journée de travail, les hommes viennent prendre leur récréation avec le Père. C'est un excellent moyen d'apprendre la langue. Les catéchistes ont fait une pétition écrite à Monseigneur pour me demander comme missionnaire attiré de Sin-Ti, et ils attendent une réponse ces jours-ci. Je pense qu'il faudra retourner au collège au moins jusqu'au mois de juin.

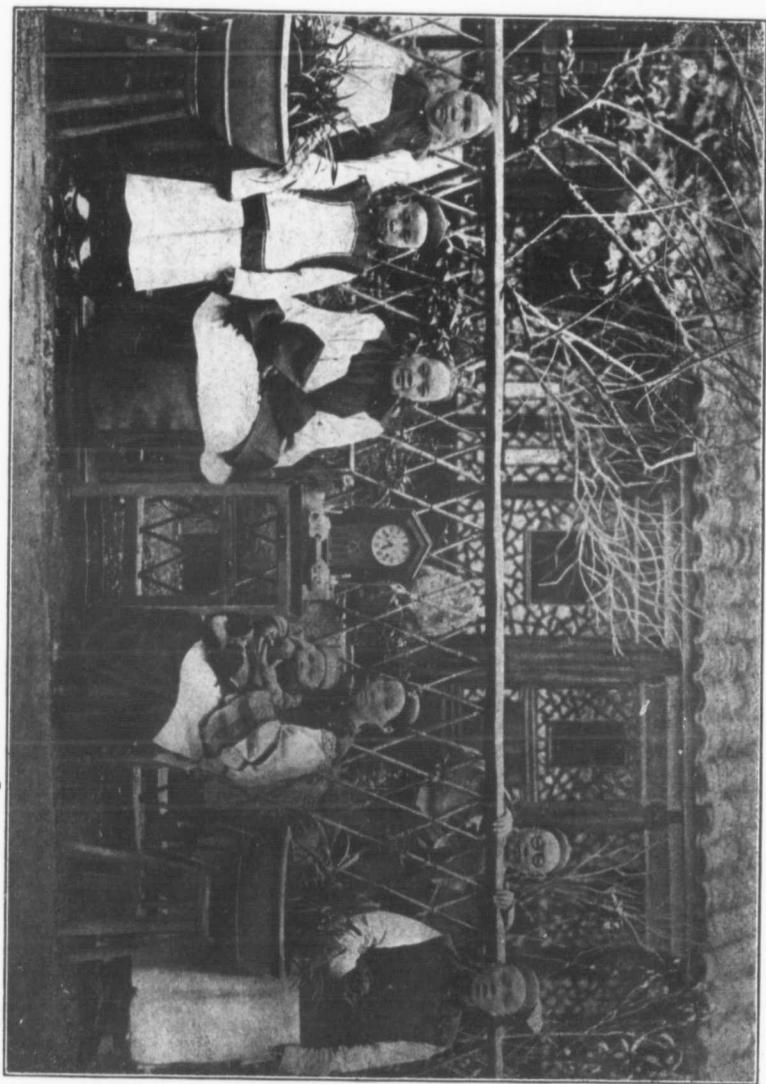
Voilà une longue lettre. Il y a au moins une vingtaine de paires d'yeux qui l'ont contournée et autant de voix qui m'ont demandé à qui je l'envoyais. Je leur ai répondu : « A un de vos amis, à un Père qui aime les Chinois. » — Et eux de me dire : « S'il aime les Chinois, pourquoi ne vient-il pas en Chine ? » — C'est bien ce que je me demande moi-même.

En attendant votre arrivée, je serais bien content si vous pouviez m'envoyer des images saintes : la Sainte-Vierge, Saint Joseph, les Apôtres, Saint François, — des crucifix, des médailles et des scapulaires.

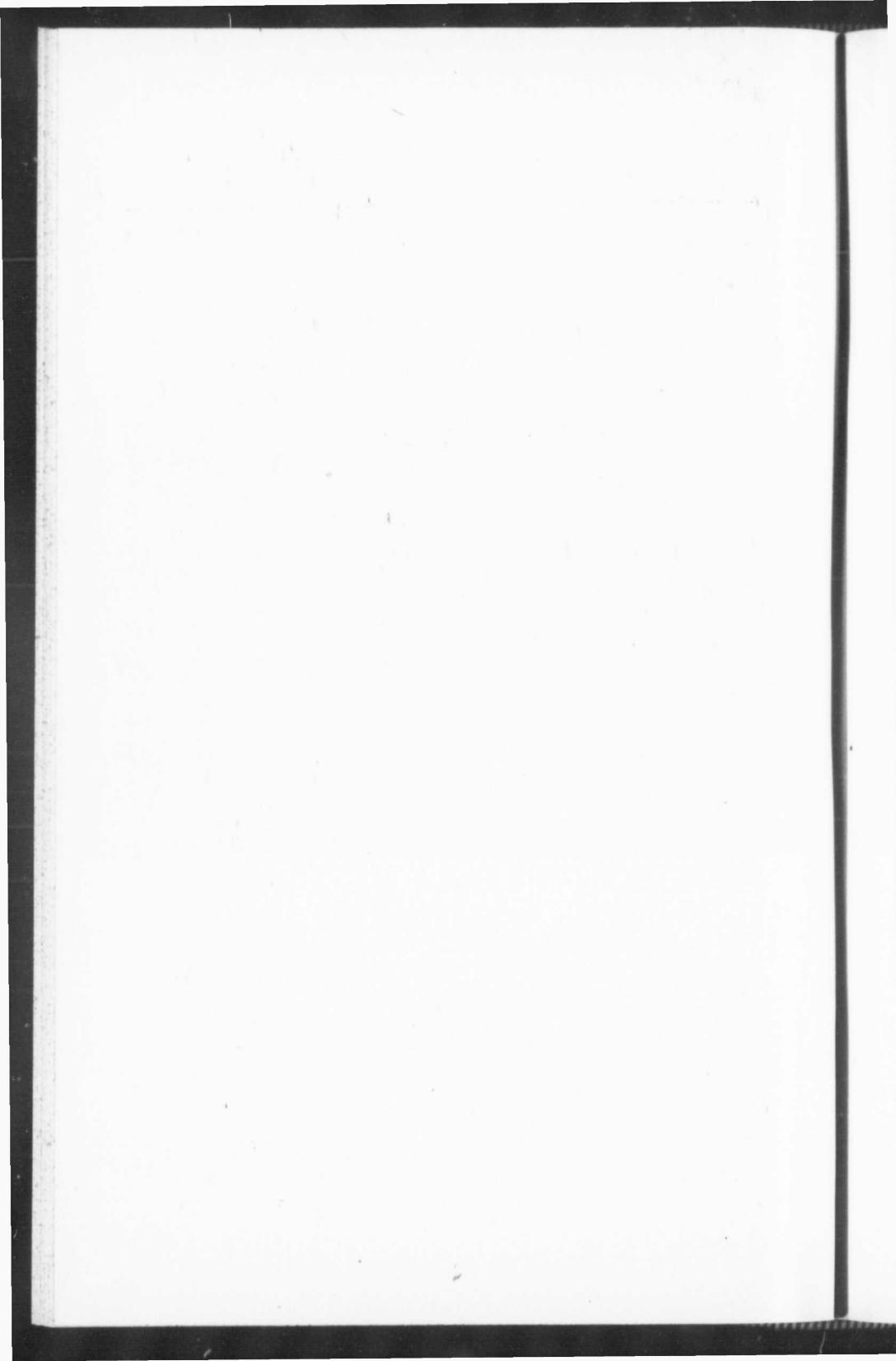
Si vous écrivez au couvent des C. donnez de mes nouvelles et demandez des prières. Je prie pour vous tous les jours surtout à la Sainte Messe, n'oubliez pas votre petit Chinois du Houpé.

### SAINT ANTOINE EN CHINE

**R**ECONNAISSANTS aux Sœurs de l'Hôpital et du Dispensaire Saint-Antoine, de leur dévouement aux cholériques pendant l'épidémie qui fit tant de victimes à Chefoo, l'été dernier, les notables du quartier leur ont offert une inscription d'honneur sur une planche rouge horizontale.



UNE FAMILLE CHINOISE



La cérémonie de présentation eut lieu le 23 décembre, selon le rite solennel accoutumé.

Le précieux don placé sur un baldaquin fut promené dans les rues du quartier, précédé d'une dizaine de musiciens chargés d'attirer l'attention du public sur l'acte de reconnaissance qui allait être accompli.

Le cortège arriva à Saint-Antoine, nombreux, car la curiosité est aussi bien un défaut des Chinois.

L'inscription une fois posée — je tremble de le dire, car j'ai peur que la cérémonie ne fut ici entachée de superstition, c'est pourquoi je me hâte d'assurer que je n'y étais pas — les donateurs en costume des grands jours se prosternèrent devant la Planche honorifique et firent le *K'o t'cou* ou salut, le front jusqu'à terre, deux à deux, par quatre inclinations, et à trois reprises.

Pendant cette cérémonie, la musique battait son plein, et le vieux *Liou*, l'aide-médecin bien dévoué de l'hôpital, qui pensait qu'il n'y avait en tout cela aucune superstition, rendit les saluts aux donateurs, avec la plus joyeuse grâce.

## SUPERSTITION

**L**E vendredi, 18 février, 9<sup>e</sup> jour de la lune, Chefoo glorifiait Yu-Hoang, le Grand Protecteur de l'Univers. Vous croyez peut être que c'est Dieu qui protège le ciel et la terre ! Cela ne m'étonne pas : on est si ignorant chez les Diables d'Occident ! Ecoutez plutôt la légende.

Jadis, c'est-à-dire très longtemps avant Jésus-Christ, Ts'in-tai, premier roi de la Chine, allait mourir sans laisser d'héritier.

La reine Po-Iue vit en songe le fameux Laotzé tenant un enfant dans ses bras. Elle en eut cette année-là un enfant le 9<sup>e</sup> jour de la 1<sup>e</sup> lune.

Cet enfant, héritier du trône, fut appelé Yu-Hoang. Devenu roi il fut toujours le bienfaiteur de son peuple. Plus tard, après avoir abdicqué, il se retira sur une montagne où il s'adonna aux œuvres de charité.

Après sa mort, un empereur de la dynastie des Song décréta que

Yu-Hoang serait appelé « Grand Protecteur de l'Univers. » C'est pour célébrer ce grand Esprit que chaque année la Chine entière se prosterne devant son autel.

La fête coïncidait avec le chômage officiel de 2 semaines, à l'occasion du nouvel an chinois. Les heureux Célestes pouvaient donc facilement obéir à leurs sentiments religieux envers le Grand Protecteur de l'Empire. Aussi ne se firent-ils point prier !

Les rues de notre ville, ordinairement très encombrées de gens plus ou moins affairés, présentaient en ce jour une solitude quasi complète : on avait les coudées franches, quoi ! Par contre, la Montagne de l'Ouest, sur laquelle est située la pagode du divin Yu-Hoang semblait une fourmilière en révolution. Une foule immense dans ses plus beaux atours en faisait l'ascension de tous les côtés. Les chinoises surtout se hâtaient en trottinant sur leurs petits pieds, les bras étendus pour se maintenir en équilibre. Vous comprenez, pour rien au monde elles n'eussent voulu manquer ni la procession ni la comédie. Après tout, elles sont filles d'Eve ; avec cela, elles ont aussi un petit brin de vanité. Le fard prodigué sur leurs visages en fait foi ; mais c'est peut-être pour proportionner le tout à l'écarlate de leurs habits. Alors, . . . ça va.

La plupart des gens emportaient du papier et des bâtons d'encens, afin d'offrir au grand Esprit au moins une fumée d'agréable odeur. Les autres étaient munis de pétards, de fusées et autres projectiles à potin, dans le but sans doute d'attirer son attention. Je me figure en effet qu'il doit être un peu sourd.

Profitant de l'aubaine, des mendiants assiégeaient les adorateurs au passage. C'est un spectacle nouveau pour un Européen que ces mendiants de métier pour la plupart. Des femmes et des enfants en loques poursuivent les plus cossus en apparence jusqu'à ce qu'on leur jette une sapèque pour s'en débarrasser. Parmi les hommes, certains, à genoux sur le bord de la route, font de grands saluts aux passants, pleurnichent et se frappent la poitrine nue avec une semelle de chaussure. D'autres vont jusqu'à se déchirer de leurs ongles et s'inondent de sang pour exciter la pitié publique. Les autres, n'ayant pour tout vêtement qu'un ou deux morceaux de toile d'emballage, auraient certes rendu Saint François jaloux de leur pauvreté.

Aux abords de la pagode une profusion de pétards faisaient trépi-gner les sourds. Des fusées éclatant dans l'air attiraient toute l'at-

tention des Chinois. Elles tenaient lieu de la prière qui perce les nues ; malheureusement elles s'arrêtaient en route : image parfaite des chinois païens qui, dans leurs prières, se laissent distraire par le moindre incident.

A dix heures, devait arriver la troupe officielle en cortège régulier. En attendant, chacun va faire ses prostrations devant la statue du grand Esprit. Mais ce n'est pas facile de pénétrer dans le temple. Une bousculade des mieux réussies en obstruent l'entrée. A la porte en effet, ceux qui entrent refoulent à l'intérieur ceux qui veulent sortir. De là une lutte acharnée, et les bâtons d'encens se brisent sur la tête des voisins, faisant ainsi perdre la face aux sacrificateurs. Nous, les profanes, nous n'avons point osé affronter un pugilat semblable. Tant pis pour Yu-Hoang ! Fallait qu'il envoie ses Esprits subalternes nous préparer la voie. De ce fait il perd nos plus gracieux sourires.

A côté de la pagode se trouve la salle du théâtre. Sur les tréteaux un homme est assis, revêtu d'une grande robe de soie rouge ornée de quelques figures diaboliques. Son menton est décoré d'une longue barbe descendant jusqu'aux genoux. Immobile et grave comme une statue, on se demande si ce n'est point le grand esprit descendu de l'Olympe. En lui jetant une motte de terre on verrait bien ce que c'est. Hélas ! . . . quelle profanation. Pour le coup, la montagne serait notre tombeau.

Nous descendons la colline et allons au devant du cortège. Le voilà qui s'annonce au son des instruments. Un mamelon sur le bord de la route nous permettra de jouir du spectacle. Le voici. Six globulés ou lettrés ouvrent la marche, d'un pas de sénateurs. Quand l'un nous eût aperçus, discrètement il en avertit les autres. Le dernier nous fait une inclination accompagnée d'un beau sourire, auquel nous répondons par le plus élégant coup de chapeau. Ce dignitaire était sans doute très honoré de l'intérêt que nous portions à la solennité. Et pourtant notre gravité n'était que factice, car nous avions bonne envie de rire.

Ces messieurs globulés sont suivis de nombreux étendards et parasols portés par des gamins espiègles. Une partie de l'orchestre vient alors nous briser le tympan. Tam-tam, cymbales, tambourins et trompettes, chacun tire de son bord. C'est à qui ferait entendre les sons les plus discordants. Aussi eût-il été difficile de rencontrer

un chien dans les environs. Une douzaine de comédiens apparaissent, perchés sur des échasses d'environ cinq pieds de hauteur. Tous étaient masqués ou tatoués.

Derrière les comédiens, et probablement pour leur faire cadencer le pas, suivait la deuxième partie de l'orchestre, composée en majeure partie de tambours et de grosses caisses. Par extraordinaire ceux-ci frappaient en cadence et presque à l'unisson. Au son lugubre dont l'air retentissait on se serait plutôt cru devant un convoi funèbre. Il est vrai qu'en Chine c'est toujours la même musique.

Et pour finir le cortège, encore des étendards, des parasols et enfin 6 autres globulés ou lettrés, sans compter la foule qui suit.

Nous laissons là le cortège et la fête, et nous réintégrons la résidence. C'en est assez pour nous convaincre encore une fois du zèle et des efforts qu'il nous faut déployer, si nous voulons tirer cette multitude de sa misère et de ses égarements.

F. APOLLINAIRE HERVOT, O. F. M.



## CHRONIQUE ANTONIENNE

# Le porte-monnaie de grand'mère



GRAND'MÈRE est exempte de toute infirmité; elle a quatre-vingt-treize ans, un bon appétit; l'esprit vif encore, et le cœur toujours jeune. A l'en croire, l'oreille deviendrait un peu dure, et la vue baisserait. « Je suis aveugle ! dit-elle parfois, je suis sourde ! » Ne vous y fiez pas; grand'mère entend tout ce qu'elle veut entendre, elle voit tout ce qu'elle veut voir... même par-dessus ses lunettes.

Ah ! si quelque artiste pouvait nous la peindre ainsi ! Quel air malicieux et vénérable à la fois ! De beaux traits, un fin sourire, le regard rempli d'indulgence et de bonté. On devine, malgré son âge,

que jadis elle fut jolie. Elle est belle à présent, surtout lorsque la main d'une de ses filles a disposé autour de son visage ses dernières boucles, blanches comme neige. Est-il besoin d'ajouter qu'elle est l'orgueil et la joie, l'adoration de toute la famille. C'est notre grande enfant. Au moindre bobo, chacun s'inquiète et s'attriste.

Or, l'autre jour elle eut un gros chagrin.

Je venais de lui donner, comme étrennes, un porte-monnaie. Pour lui faire honneur, elle y avait mis une certaine somme. Ma sœur la ramenait de la promenade, car nous l'y conduisons tour à tour, voire même à la musique... et c'est plaisir de la voir écouter quelque morceau d'un ancien opéra, l'ouverture de la *Chasse du Jeune Henri*, la valse de *Robin des bois*, qui lui rappellent sa jeunesse.

Donc au retour et sur le pas de la porte, un mendiant, coutumier du fait, demande l'aumône. Elle court à sa poche... Plus de porte-monnaie ! La voici toute perplexe. On la rassure : « Vous l'aurez laissé à la maison, grand'mère ! » On entre, on cherche vainement. Nous refaisons en toute hâte le parcours qu'elle a suivi... Rien !... Perdu, volé peut-être, le porte-monnaie ne se retrouva pas.

Grand'mère était consternée. « Ce n'est pas tant pour l'argent, disait-elle, mais ça porte malheur ! »

Tandis qu'on lui retirait son chapeau, son manteau, la famille tint conseil. Une idée vint :

« Trompons-la ! Je vais racheter le pareil, et nous dirons que c'est le sien... qu'on l'avait ramassé... qu'on l'a rapporté.

— Mais, observa ma femme, il faudrait savoir ce qu'il y avait dedans...

— Nous le lui ferons dire en dinant...

En effet, comme elle ne mangeait guère, ce fut à qui l'interrogerait... adroitement... elle est si fine !...

« Après tout, grand'maman, ce n'était pas un trésor...

— Eh ! eh ! il y avait trois louis... de la menue monnaie... je ne sais plus trop... Ah ! je me remémore trois pièces de vingt centimes ! Plus un gros sou que je réservais pour mon vieux pauvre... »

Quelques regards s'échangèrent entre nous. Après le dessert, grand'mère fut reconduite au salon par ma femme.

Aussitôt la porte fermée derrière elle, nous nous rapprochâmes, et tout bas :

« Je fournirai l'or, déclarai je.

— Moi, la menue monnaie, dit ma sœur. »

Etaient présents les deux benjamins de la tribu, mon plus jeune fils et ma petite nièce.

« Je n'ai qu'une petite pièce de quatre sous, dit celle-ci, je la donne... »

— Je donne les deux autres, enchérit celui-là. »

Puis notre vieille Madeleine, qui desservait, se hasardant à son tour :

« Je serais bien contente, si monsieur me permettait le décime... »

— Bravo !... m'écriai-je, voilà la souscription close.

— Pas encore !... fit ma femme qui rentrait ; grand'mère vient de se rappeler autre chose, est qui ne se remplacerait pas aussi facilement...

— Quoi donc ?

— La Croix du Lis de grand papa ! »

Cette décoration, aujourd'hui des plus oubliées, fut, en 1815, la récompense donnée par les Bourbons revenus d'exil aux royalistes, et notre aïeule, fidèle à tous les souvenirs, la conservait comme une relique.

« On peut en retrouver une chez quelque marchand de bibelots, m'écriai-je.

— Chut ! elle pourrait nous entendre... ! »

Tout le monde passa au salon ; je ne tardai pas à prendre congé, prétextant ma déclaration à la police.

« Ah ! fit grand'mère, c'est bien plutôt sur Saint Antoine de Padoue que je compte ! Grand Saint Antoine de Padoue, vous qui faites tout retrouver, faites-moi la grâce de retrouver ce que je cherche. »

Pendant ce temps-là je courais les boutiques, mais hélas ! sans résultat.

Une dernière chance s'offrit à mon esprit.

Faisons un petit retour en arrière, s'il vous plaît.

Nous étions à Nice. Certain jour que grand'mère était restée seule pendant quelques minutes, sur un banc de la Promenade des Anglais, un vieillard, coquet et souriant, était venu s'asseoir à ses côtés. Il paraissait avoir le même âge, une aussi parfaite santé, le caractère à l'avenant. Ces deux siècles, ou du moins à peu près, se

contemplèrent avec une sympathique et réciproque admiration. Puis l'entretien s'engageant :

« J'ai nonante-et-un ! dit le vieux.

— Moi, nonante-trois ! répliqua fièrement la vieille.

— Oh ! oh ! . . . Et vous êtes de ce pays, Madame ?

— Faites excuse, Monsieur . . . Je suis de Quimper Corentin.

— Bah ! . . . Moi aussi ! . . . Et cependant je ne me rappelle pas. Il est vrai que je me suis expatrié dès ma jeunesse . . . et pour cause !

— Serais-je indiscreète en vous demandant laquelle ? . . . questionna grand'mère, en regardant par-dessus ses lunettes et de plus près son voisin.

Il répondit avec un soupir ;

« Désespoir d'amour ! chère Madame . . . Une cousine à moi, jolie comme un cœur et qui se mariait avec le meilleur de mes amis . . . trop digne, hélas ! de cette préférence . . .

— Vous êtes donc le cousin Frédéric ! . . .

— Quoi ! Vous me connaissez ! Qui êtes-vous donc ?

— On m'appelait alors Rose de Valcroissant.

— Comment ? c'est toi Rosette ! . . .

.....  
Jugez si le cousin Frédéric était devenu notre ami.

Contemporain du grand-père et royaliste aussi des plus purs, il devait avoir été Chevalier du Lis.

Je courus chez lui. Il avait conservé sa décoration, il s'en des-saisit avec empressement. N'était-ce pas à Rosette qu'il en faisait hommage !

Restait le porte-monnaie. Je me dirigeai vers le magasin. Il était déjà fermé. J'y retournai le lendemain matin.

« Ah ! Monsieur, répondit le marchand, je n'en avais qu'un second tout pareil, et je l'ai vendu hier . . .

— A qui ?

— Au commissaire central. »

Je ne fis qu'un bond jusqu'à son bureau. J'avouai tout, j'exposai ma requête.

« Monsieur, cédez-moi le porte-monnaie.

— De grand cœur ! . . . mais à condition qu'il me soit permis de le rapporter moi-même à Madame votre grand'mère, et pour remplir ce rôle avec plus d'autorité, je vais revêtir mon uniforme. »

J'accepte, et je le précède. L'aïeule était levée, habillée, beaucoup moins chagrine que je ne m'y serais attendu.

« Eh bien ! m'a dit-elle, la police ? »

— Rien encore ! Mais Saint Antoine de Padoue n'a pas dit son dernier mot . . .

— J'y compte bien ! » répondit-elle.

Elle avait un air regaillard, cachottier, qui aurait dû me donner l'éveil.

Ses enfants vinrent l'embrasser. Toute la famille se trouvait réunie, voire même la vieille Madelon.

On sonna. C'était le commissaire central.

« Madame, dit-il gravement, ce porte-monnaie n'est-il pas celui que vous avez perdu ? »

Les louis d'or, la monnaie d'argent et de cuivre apparurent à son appel.

Mais quand il arriva à la Croix du Lis :

« Ah ! fit-elle toute ébahie, voilà qui me passe ! »

— Mais pourquoi donc, grand'mère, vous nous regardez par-dessus vos lunettes ? »

— Figurez-vous, s'expliqua-t-elle, que, cette nuit, je me suis souvenue . . . mon porte-monnaie, je ne l'avais pas à la promenade . . . Il était resté chez moi, dans un tiroir, où je l'ai retrouvé ce matin. Voyez plutôt ! Les deux font la paire ! »

Je laisse à juger de notre confusion.

Il ne me restait plus qu'à plaider les circonstances atténuantes.

« Ah ! grand'mère, s'était pour le bon motif . . . et chacun de nous y mettait du sien . . . Le cousin Frédéric, sa Croix du Lis . . . Madelon, ses gros sous . . . Les enfants, leurs petites pièces blanches.

— Et c'était de bon cœur, grand'maman ! s'écrièrent-ils en accourant vers elle.

Elle les reçut dans ses bras, elle nous y réunit tous, et le sourire aux lèvres, le regard noyé de larmes :

— Saint Antoine de Padoue n'est-il pas un grand saint ? conclut-elle. En m'accordant cette nouvelle preuve de l'affection de tout ce qui m'entoure, ne m'a-t-il pas fait retrouver cent fois plus que je n'avais perdu ? »

CHARLES DESLYS.

# Remerciements

## au Bon Frère Didace

Québec, 13 mars 1908.

Au Révérend Père O., O. F. M.

Mon Révérend Père,

**A**ussi brièvement que possible, je vais vous raconter, puisque vous me le demandez, ce que j'appelle une faveur obtenue par l'intercession du Bienheureux Frère Didace.

« Une personne était atteinte d'aliénation mentale depuis environ sept ans. Périodiquement en mars et en septembre, chaque année, des crises se faisaient sentir, s'aggravant toujours. Ces deux années dernières surtout la maladie se montra plus forte et les secousses à passer plus fréquentes. Régulièrement elles avaient lieu à l'approche de certains voyages obligatoires, où les marchands de Québec doivent aller dans l'ouest, Montréal et Toronto, faire des achats pour la saison suivante, c'est à ces époques donc que notre malade mentale avait le plus à souffrir et à faire souffrir les autres. Aux moments où l'esprit fatigué, surmené par trop de travail intellectuel, l'idée s'égarait, nous étions témoins d'une scène de folie et quelquefois de folie furieuse. Le seul remède humain que nous lui connaissions alors était une dose de morphine administrée sur avis Docteur P.-V. F. Ce narcotique ne l'endormait pas toujours, et alors à une abondance de larmes suivait un demi-sommeil qui replaçait les nerfs trop tendus et brisés par la fatigue.

« Je puis citer, comme les plus fortes crises que notre malade ait eu à souffrir, celle de vendredi, le 23 août dernier (1907), et une



autre antérieure à cette dernière, mercredi, le 23 mars de la même année.

« Cette année, par conséquent, lorsque nous vîmes venir la fin de février et avec elle le voyage accoutumé, n'avions-nous pas tout lieu de craindre une attaque, habituelle en pareille occasion ? Toutes les précautions étaient prises pour ménager cette pauvre malade intellectuelle, mais le 29 février, date du départ, approchait.

« Mardi, le 25, étant obligée de sortir, je me rendis à la chapelle des RR. PP. Franciscains ; je recommandai mon affaire au Bienheureux Frère Didace, avec promesse de publication, de mes remerciements, si seulement le départ s'effectuait d'une manière excellente.

« Mercredi, dans la journée, beaucoup de fatigues, car beaucoup d'ouvrage s'est présenté ; tout fut fait, et de plus le soir il fallut faire une révision des livres, chose à éviter ordinairement, à cause du surcroît de travail qu'occasionne une telle révision ; même nous n'avons pu compléter, car le mal de tête se faisait sentir, et laissait entrevoir des suites funestes. Mais contrairement à l'habitude, elle sentit le besoin de se mettre au lit. Seulement le sommeil tarda quelques heures, et le lendemain elle se sentit reposée.

« Jeudi, le mal de tête n'augmenta pas et même nous eûmes quelqu'un à la veillée à laquelle notre malade prit part sans trop de fatigue, et à mesure que le 29 approchait, je dirai bien franchement que ma confiance au Bienheureux Frère Didace augmentait aussi, d'autant plus que je me sentais la conviction d'être exaucée. Nous en étions au vendredi, 28 février, et aucun symptôme grave d'aliénation mentale ne fut aperçu ; même plus, le vendredi soir, une caisse de marchandises arriva qu'il fallut déballer immédiatement, compter les effets : ouvrage terrible pour un pauvre esprit malade ? Tout se passa au parfait, vraiment l'assistance du Bienheureux Frère Didace était visible, et vendredi, par le train du matin, le départ avait lieu, d'une manière, on peut dire miraculeuse, car nous n'avions pas été témoins d'un pareil départ depuis près de quatre ans. »

Merci, grand merci, bon Frère Didace, à vous ma reconnaissance pour avoir soulagé une misère cachée dans l'intimité d'une famille éprouvée ; merci et continuez-nous votre protection.

M. B. L.



## I. BIBLIOGRAPHIE FRANCISCAINES

**The Life of St. Clare.** ascribed to Fr. Thomas of Celano of the Order of Friars Minor, translated and edited from the earliest Mss by FR. PASCAL ROBINSON, of the same Order, is an important addition to Franciscan Literature. A life of St. Clare was greatly needed, and we are confident Fr. Robinson's beautiful book will be highly appreciated. The numerous and learned notes, specially arranged in an appendix, will be found of great use to the student. The Dolphin Press are to be congratulated on the printing and the style of this publication which is both neat and tasty. The beautiful engravings, some of which have been published for the first time, add to the elegance of an elegant book. Price \$1.08 postpaid.

Dolphin Press, 1305 Arch St., Philadelphia, Pa., U. S. A. (*Franciscan Review*, may 1910).

## II. BIBLIOGRAPHIE CANADIENNE

**Une Immortelle.** *La Vénérable Marguerite Bourgeoys, 1620-1700*, par M<sup>de</sup> Laure Conan. Une brochure de 32 pp. (5½ × 8 pcs) *La Publicité*, 71 A. rue Saint-Jacques, Montréal, 1910. Ce petit ouvrage porte deux noms qui devraient lui ouvrir tous les foyers canadiens français. Celui de la Vénérable Marguerite Bourgeoys, fondatrice de la Congrégation Notre-Dame, et avec Mademoiselle Jeanne Mance et M. de Maisonneuve, inébranlable assise de la Ville de Marie; et celui de Laure Conan, celle de nos femmes de lettres canadiennes qui a tant mérité de notre langue et de notre foi qu'elle restera sans doute la première d'une pléiade où cependant brille Madeleine, son émule et son amie. Ces deux noms seront désormais inséparables; Madame Laure Conan fait connaître et aimer une oubliée de notre histoire — pour ne pas écrire: une victime de notre ingratitude nationale: — ce mot d'ailleurs ne serait plus juste. Jeanne Mance s'est arrachée à notre ignorance; Dollard des Ormeaux ressuscite dans notre admiration. Marguerite Bourgeoys, nous l'espérons, connaîtra, elle aussi, les justes retours de la reconnaissance. Et sans doute elle voudra remercier sa biographe en obtenant

pour elle que son œuvre saine et forte pienne parmi les lecteurs canadiens la place d'honneur qui lui revient.

V. M.

### III. OUVRAGES DIVERS

COLLECTION SCIENCE ET RELIGION. *Bloud et Cie*. Place Saint-Sulpice, 7 Paris, in-16, prix 0 fr. 60.

— I. **Que devient l'âme après la mort ?** par Mgr W. SCHNEIDER, évêque de Paderborn. (N° 559).

L'éminent évêque résume ici tout ce que la science théologique nous enseigne sur la destinée future de l'âme humaine. Après avoir établi contre les matérialistes la persistance de la conscience après la mort, il réfute un certain nombre d'opinions erronées ; puis il prouve que les données de la foi, de la tradition et de la raison nous permettent d'affirmer que les âmes ont une survivance personnelle, que les justes jouissent après la mort de la récompense due à leurs mérites, qu'ils se souviennent de nous et nous appellent à eux, que le jugement dernier donnera satisfaction au désir que les âmes ont de se réunir au corps spiritualisé.

— II. **Comment il faut prier**, par ALICE MARTIN, (N° 565-566.)

Cet ouvrage comprend deux parties. La première nous enseigne par des extraits du Nouveau Testament et de la littérature ecclésiastique, « comment il faut prier ». La seconde constitue une excellente initiation liturgique, sous la forme d'une étude sur la Messe, ses origines, le sens des diverses cérémonies qu'elle comporte. Conçu selon une méthode pratique et dans un but pratique, ce *manuel de piété*, rédigé spécialement à l'usage de la jeunesse, n'est pas un simple recueil de formules : c'est véritablement un livre vivant et vivifiant.

— III. **La Foi**, par P. CHARLES, (N° 557).

Ce petit volume constitue un traité complet de la Foi. Après avoir étudié sa nature et son objet, l'auteur passe en revue les théories modernes sur la psychologie de la foi. Il termine par l'examen du problème de la foi au point de vue apologétique et au point de vue spécialement théologique. Très au courant des travaux les plus modernes et des plus récentes controverses, M. P. Charles met en pleine lumière les principes de la théologie traditionnelle.



## AVIS

Le PÈLERINAGE ANNUEL des Frères du Tiers-Ordre à SAINTE-ANNE-DE-BEAUPRÉ est fixé au dix-sept juillet. DÉPART le samedi 16. GARE VIGER 10 h. P. M. MILE END. 10 h. 15. RETOUR : le dimanche 17. SAINTE-ANNE 11 h ½ A. M. QUÉBEC 3 h. 15.

Prix du passage aller et retour : Adultes \$2.50. Enfants \$1.25. Le coupon de retour est valable jusqu'au mardi 19 juillet.



## NECROLOGIE

---

Montréal. — Fraternité Saint-François d'Assise. — M. J. M. Soucy, décédé le 17 mai.

— Fraternité Saint-Louis, roi. — M. J. Lavigne, en religion Fr. Joseph, décédé le 3 mars à l'âge de 74 ans 9 mois, après 16 ans de profession.

— M. Edmond Lesieur, en religion Fr. Antoine de Padoue, décédé le 17 février, à l'âge de 75 ans après 12 ans de profession.

— Fraternité Sainte-Elisabeth. — Mde Charles Morin, née Julie Tremblay, en religion Sr N.-D. de Lourdes, décédée le 7 mai 1910 à l'âge de 48 ans, après 6 mois de profession.

— Mde Vve J.-B. Fournier, née Esther Morin, en religion Sr Sainte-Anne, décédée le 12 mai 1910 à l'âge de 78 ans, après 8 ans de profession.

— Fraternité du Saint-Enfant Jésus. — Mde Frédéric Charbonneau, née Marie-Louise Dupuis, en religion Sr Sainte-Monique, décédée le 8 mars 1910 à l'âge de 57 ans, après 9 ans de profession.

— Mde David Randall, née Exilda Bouffart, en religion Sr Sainte-Agnès-des-Anges, décédée le 16 avril 1910, à l'âge de 29 ans, après 9 ans de profession.

— Mde Olivier Rouillard, née Marie-Claire Raymond, en religion Sr Saint-François d'Assise, décédée le 4 mai 1910, à l'âge de 70 ans, après 8 ans et 11 mois de profession.

— Mde Edmond Lamoureux, née Mary Smith, décédée le 2 novembre 1909, à l'âge de 55 ans. Tertiaire isolée.

Québec. — Fraternité du Très-Saint Sacrement. — Mde Vve Napoléon Falardeau, en religion Sr Saint-Antoine de Padoue, professe du 8 décembre 1904, décédée en avril 1910.

— Mde Vve Alfred Samson (novice), décédée en avril 1910.

— Mde Joseph Léveillé, en religion Sr Saint-Joseph, décédée en mai 1910, professe depuis de nombreuses années.

— Fraternité Saint-Sauveur. — Mde N. Gagnon, née Caroline Lamonde, en religion Sr Sainte-Catherine de Siègne, décédée le 10 mai 1910, à l'âge de 49 ans, après 5 ans de profession.

— Saint-Laurent. — Mde François Robitaille, née Marguerite Labelle, en religion Sr Saint-François d'Assise, décédée le 25 mars 1909, à l'âge de 57 ans, après 29 ans de profession.

— Mde Augustin Jasmin, née Malvina Grou, en religion Sr Saint-Augustin, décédée le 16 janvier 1910, à l'âge de 68 ans, après 24 ans de profession.

— Mlle Esther Lavoie, en religion Sr Sainte-Emélie, décédée le 5 mai 1910, à l'âge de 74 ans, après 23 ans de profession.

Longueuil. — Mde Moïse Vincent, née Laroche, décédée à Montréal en mai, après 4 ans de profession.

— M. Moïse Vincent ; Mlle Caroline Lamarche.

Saint-Constant. — Mde Angèle Boucher, épouse de Liguori Bellefleur, décédée le 25 mai, à l'âge de 66 ans et 6 mois, après 12 ans de profession.

Saint-Rémi de Napierville. — Révérend M. Anselme Barry, prêtre et curé de cette paroisse, décédé le 6 octobre 1909 à l'âge de 61 ans, après 36 de sacerdoce et plusieurs années de profession dans le Tiers-Ordre.

Baie Saint-Paul. — Maison-Mère des Petites Franciscaines de Marie. — Mlle Emilie Jalbert de Fort-Kent, Ma., postulante de l'Institut, décédée le 19 mai à l'âge de 19 ans, après avoir fait profession dans le Tiers-Ordre sur son lit de mort, sous le nom de Sr Sainte-Elisabeth de Hongrie.

Saint-Damase. — Mde Damase Beaugard, née Cornélie Lusier, en religion Sr Françoise, décédée le 5 avril à l'âge de 78 ans après plusieurs années de profession.

Saint-Joseph de Lévis. — Mde Joseph Myrand, née Délima Samson, en religion Sr Sainte Claire, décédée le 19 mai à l'âge de 62 ans, après 20 ans de profession.

— Mde Vve McCarthy, née Sophie Thibault, en religion Sr Saint-Jean-Joseph de la Croix, décédée en mai, après 20 ans de profession.

— Mde Napoléon Hudon, née Basilisse Campagna, en religion Sr Sainte-Claire, décédée le 2 février 1910 à l'âge de 75 ans après 14 ans de profession.

Sainte-Thérèse de Blainville. — Mde Vve Octave Ouimet, née Marcelline Desjardins, décédée le 14 juin à l'âge de 73 ans, après 19 ans de profession.

Ristigouche. — Mde U. Maillet, de Rexton, tertiaire isolée, décédée le 16 mai, à l'âge de 47 ans, après 2 ans de profession. Inhumée dans l'habit de l'ordre.

Saint-Eusèbe de Stanfold. — Mde Jos. Lacoursière, née Angéline Magnan, en religion Sr Angèle de Foligno, décédée le 29 mai, à l'âge de 52 ans, après avoir fait profession au lit de mort.

— M. Roméo Beaudet, en religion Frère Philippe, décédé le 26 avril, à l'âge de 19 ans, après avoir fait profession au lit de mort.

Sainte-Julienne. — M. Médard Racette, en religion Fr. François, décédé le 26 avril, à l'âge de 92 ans, après 28 ans de profession.

Saint-Augustin. — Mde Alexandre Jobin, née Albertine Constantin, en religion Sr Sainte-Clotilde, décédée le 13 avril, à l'âge de 34 ans, après 6 ans de profession.

Saint-Gabriel de Brandon. — Mde Albina Grandchamp, en

religion Sr Sainte Rose, décédée le 23 mai, à l'âge de 27 ans, après 2 ans de profession.

**Saint-Hyacinthe.** — Mde François Blouin, en religion Sr Saint-Benoît, décédée le 28 avril, après 1 an de profession.

— Mde Ludger Roberge, décédée le 10 mai ; c'était une de nos plus anciennes sœurs.

**Saint-Ubalde.** — Mde Elzéar Gosselin, née Joséphine Delisle, en religion Sr Saint-Joseph, décédée le 12 mai, à l'âge de 31 ans, après 2 ans de profession.

— M. Narcisse Paquin, en religion Fr. Sylvestre, décédé le 15 mai, après 5 ans de profession.

— M. François Paquin, en religion Fr. Alcantara, décédé le 23 mai, à l'âge de 69 ans, après 8 ans de profession.

**Worcester.** — Mlle Marie-Elisabeth Paradis, en religion Sr Marie-Elisabeth, décédée le 5 mai, à l'âge de 26½ ans, après quelque mois de profession.

**Haverhill, Mass.** — M. Jean Giguère dit Saint Castin, de Saint-Aimé, décédé le 23 avril.

**Manchester.** — M. Alfred Nadeau, en religion Fr. François-Xavier, décédé le 31 mai à l'âge de 74 ans, après 5 ans de profession.

**Fall-River Mass. — Sainte-Elisabeth.** — Mlle Olivine Saint-Cyr, en religion Sr Marie du Calvaire, décédée le 17 mai, à l'âge de 43 ans, après 3 ans de profession.

**Saint-Louis.** — M. Alexandre Autote, en religion Fr. Marie Alexandre, décédé le 28 mai, à l'âge de 54 ans.

**Saint-Michel de Sherbrooke.** — Mde Malcome Laplante, en religion Sr Saint-Pierre, décédée en avril, après 9 ans de profession.

**Saint-Benoît Lahre.** — Mlle Marie-Louise Breton, en religion Sr Sainte Marthe, décédée le 6 avril à l'âge de 24 ans après 7 ans de profession.

**Saint-Jean des Piles.** — Mde Elmire Gervais, épouse de G. Lapointe, en religion Sr Théophile, décédée le 25 avril, à l'âge de 58 ans, après 10 ans de profession.

**Saint-Henri de Mascouche.** — Mde Joseph Renaud, née Marie Léa Lambert, décédée à Montréal le 10 avril.

**Edmonton.** — Mde Durieux, décédée à l'Hôpital-Général ; tertiaire française.

## Faveurs diverses

**Montréal.** — Mille remerciements à Saint Joseph et à Saint Antoine de Padoue pour une grâce temporelle obtenue avec promesse de la faire publier dans la *Revue*. Une abonnée. — Remerciements à Saint Antoine de Padoue pour faveur obtenue (nouvelles d'un absent) p. p. Tertiaire. — Remerciements au Fr Didace pour guérison obtenue, publication et aumône promises. Mde M. L. abonnée. — Remerciements à Saint Joseph pour guérison partielle. M. J. P. — Remerciements à Saint Antoine pour faveurs obtenues. p. p. Tertiaire. — Remerciements à Saint Antoine pour avoir trouvé un logement. — Remerciements à la T. S. Vierge pour guérison d'un eczéma; pub. prom. Abonnée. P. D. — Remerciements à la bonne Sainte Anne qui m'a fait retrouver une position meilleure que celle que j'avais perdue, après promesse de pèlerinage. Merci bonne Sainte Anne. Tertiaire. — Remerciements à Saint Antoine pour guérison après neuvaine et promesse de publication. Mde B. — **Lachine.** — Une abonnée de la *Revue* remercie publiquement saint Antoine et les âmes du Purgatoire pour leur assistance en des circonstances difficiles, publ. prom. Mde L. P. — **Québec.** — Remerciements à Saint Antoine et à Saint Gérard pour guérison prompte et sans trace, de graves brûlures que s'était infligées mon enfant, p. p. Mde A. M. tertiaire abonnée. — **Saint-Damase.** — Remerciements à Saint Antoine et au bon Fr Didace pour guérison d'une personne chère. Merci. L. B. tertiaire. — **Shawenigan Falls.** — Actions de grâces à Saint Joseph et à Saint Antoine pour faveurs obtenues. Mde P. B. — **Arctic. P. Q.** — Remerciements à Saint Antoine pour succès dans un examen. A. J.

### Intentions recommandées

N. S. Père le Pape Pie X. — La Sainte Eglise et le Clergé régulier et séculier persécutés en France. — Les Missions franciscaines, en particulier celles de la Terre-Sainte, de la Chine et du Japon. — La Prédication de la Tempérance.

Actions de Grâces, 9. — Pécheurs, 21. — Indifférents, 15. — Ivrognes, 15. — Premières communions, 4. — Vocations, 19. — Grâces d'état, 11. — Grâces spirituelles, 22. — Grâces temporelles, 30. — Familles-accord, 12. — Familles-santé, 16. — Familles-prospérité, 10. — Enfants, 23. — Jeunes gens, 15. — Jeunes filles, 11. — Mariages, 4. — Positions, 7. — Objets perdus, 3. — Malades, 64. — Défunts, 35. — Examens, 4. — Spéciales, 15.

